

optuyr bi dis.

Les formes surcomposées en français

Thèse
présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Zurich
pour l'obtention du grade
de docteur

par
Maurice Cornu
de Mutrux (Vd)

Thèse acceptée
par la Faculté sur la proposition de M. A. STEIGER

Les formes surcomposées en français

Thèse
présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Zurich
pour l'obtention du grade
de docteur

par
Maurice Cornu
de Mutrux (Vd)

Thèse acceptée
par la Faculté sur la proposition de M. A. STEIGER

Impression partielle

Le travail complet paraîtra comme tome 42 dans les

Romanica Helvetica (series linguistica)

edita auxilio collegarum Helveticorum

ab J. JUD † et A. STEIGER

A. Francke, AG. Verlag, Bern



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MON CHER PÈRE

Table des Matières

Introduction	1
Chapitre I	
Section I: Avant 1500	11
passé surcomposé	11-35
plus-que-parfait surcomposé absolu	35-42
autres formes surcomposées	42-44
Section II: Le XVI ^e siècle	44
J. Palsgrave	45
J. Dubois	45-46
L. Meigret	46-49
passé surcomposé	49-57
passé surcomposé absolu	57-59
autres formes surcomposées	59
Section III: Le XVII ^e siècle	60
Ch. Maupas	60-61
G. Ménage	62
De la Touche	62
passé surcomposé	63-67
passé surcomposé absolu	67-68
plus-que-parfait surcomposé	68-69
autres formes surcomposées	69
Section IV: Le XVIII ^e siècle (avant la Révolution)	70
M. Restaut	70-71
Père Buffier	71
de Wailly	72
Condillac	72
Beauzée	72-75
Domergue	75-76
passé surcomposé	76-81
passé surcomposé absolu	81
autres formes surcomposées	81-82
Section V: La Révolution et l'Empire (1789-1820)	82
extension de la langue française	82-83
passé surcomposé	83
Girault-Duvivier	84

Section VI: Le XIX ^e et le XX ^e siècles (1820–1950)	85
influence de l'école romantique	85–86
passé simple	86–87
les «langues» du français	88–90
Noël et Chapsal	91
Boniface	91
quelques grands grammairiens contemporains	91–93
langue littéraire	93–95
langue écrite	95–146
passé surcomposé	96–106
quelques causes de la rareté du passé surcomposé	106–108
tours concurrents du passé surcomposé	108–111
plus-que-parfait surcomposé	112–116
tours concurrents du plus-que-parfait surcomposé	117–120
quelques causes de la rareté de cette forme	120–124
passé antérieur surcomposé	124–127
futur antérieur surcomposé	127–131
conditionnel surcomposé	131–135
subjonctif	135–137
passé surcomposé de ce mode	137–139
cause de la rareté de son emploi	139–143
plus-que-parfait surcomposé du même mode	143
impératif passé surcomposé	143–144
la surcomposition à l'infinitif et au participe passé	144–146
langue parlée	146–192
subdivision de la langue parlée	146
le passé surcomposé dans la langue familière	147–150
extension régionale des formes surcomposées dans le français de la conversation	150–156
extension sociale des formes surcomposées dans le français de la conversation	156–161
quelques cas particuliers de l'emploi du passé surcomposé	161–168
passé surcomposé absolu	168–179
valeur de cette forme	179–181
plus-que-parfait surcomposé	181–183
passé antérieur surcomposé	184
futur antérieur surcomposé	184
conditionnel surcomposé	184–187
subjonctif passé surcomposé	187–188
subjonctif passé surcomposé absolu	188–190
subjonctif plus-que-parfait surcomposé	191
infinitif surcomposé	191–192
participe passé surcomposé	191–192

Chapitre II

Section I: Les patois gallo-romans modernes	193
le passé simple dans les patois d'oc	193–195

le passé simple dans les patois franco-provençaux	195-200
le passé simple dans les patois d'oïl	200-201
le passé surcomposé dans les patois d'oc	202-203
le passé surcomposé dans les patois d'oïl	203-212
le passé surcomposé dans les patois franco-provençaux	212-218
le passé surcomposé absolu dans les patois d'oc	218-220
le passé surcomposé absolu dans les patois d'oïl	221-222
le passé surcomposé absolu dans les patois franco-provençaux	222-225
le passé hypersurcomposé	225-227
plus-que-parfait surcomposé	227-229
plus-que-parfait surcomposé absolu	229-231
plus-que-parfait hypersurcomposé	231-232
conditionnel surcomposé	232-233
conditionnel surcomposé absolu	233
subjonctif surcomposé	233-234
infinitif surcomposé absolu	234-235
infinitif hypersurcomposé	235
 Section II: Les patois gallo-italiens modernes	 236
passé simple	236
passé surcomposé dans les patois du Piémont	236-238
Ligurie	238
Lombardie	238-240
Tessin	240-242
Vénétie	242-243
 Section III: Les parlers rhéto-romans	 243
ancienneté de l'emploi du passé surcomposé «normal» et des autres formes surcomposées	243-244
passé simple	244
passé surcomposé à l'époque contemporaine dans la région sur- silvaine et sousilvaine	245
dans les patois ladins	245-246
dans l'Engadine	246
dans le Frioul	246
passé surcomposé absolu	246
autres formes surcomposées	246-247
regard sur les dialectes alémaniques	247-248
 Conclusion	 249-250
 Bibliographie	 251
 Index	 265
 Table des Matières	 VII

Préface

Le sujet de ma thèse m'a été suggéré par M. J. Jud, auquel je n'ai pu malheureusement témoigner ma reconnaissance pour tous les conseils qu'il m'a donnés, M. J. Jud étant décédé durant la rédaction de ce travail. Par contre, je suis heureux d'exprimer ma profonde gratitude à M. A. Steiger, dont l'encouragement constant et la collaboration amicale ont été pour moi d'une valeur inestimable pour surmonter bien des difficultés. Je dois un merci cordial à M. L. Wagner de la Sorbonne pour le grand profit que j'ai pu tirer de ses critiques bienveillantes. Je suis aussi très obligé à M. E. Rogivue, qui a bien voulu revoir le texte de mon travail, et à mon père, qui a eu la complaisance de collationner les épreuves d'imprimerie.

Introduction

Ouvrons une grammaire scolaire quelconque, par exemple *La Troisième Année de Grammaire* de Larive et Fleury, au chapitre des verbes; nous y lisons (p. 79) qu'il y a dans la conjugaison française deux sortes de temps: les temps simples et les temps composés, qui forment un système symétrique dans lequel chaque temps simple possède un correspondant composé d'après le schéma suivant:

je finis	—	j'ai fini
je finissais	—	j'avais fini
je finis	—	j'eus fini
je finirai	—	j'aurai fini
je finirais	—	j'aurais fini
que je finisse	—	que j'aie fini
que je finisse	—	que j'eusse fini
finir	—	avoir fini
finissant	—	ayant fini

La distinction des formes verbales en «temps simples» et en «temps composés» n'épuise cependant pas les possibilités du système temporel du verbe français: ainsi conçu, ce système ne rend pas compte, entre autres, de la construction *j'ai eu fini* telle qu'elle se trouve, par exemple, dans la phrase suivante de la plume de Jules Romains: «Quand il *a eu fini* sa tournée d'agences, il a tâché de mettre au point son organisation à lui¹.» Le système temporel du verbe français comme le comprennent les grammaires scolaires doit donc être élargi pour convenir à cette construction.

Il est évident que celle-ci se rattache au «temps composé» *j'ai fini*, dont elle est en quelque sorte une forme allongée et alourdie, et qu'elle prend place, dans le système temporel élargi, à côté du couple *je finis/j'ai fini*. Elle constitue avec celui-ci une série homogène tripartite partant d'une forme simple pour aboutir, à travers une forme composée, à une forme doublement composée que la philologie moderne française est convenue d'appeler «temps surcomposé».

Que faut-il entendre au juste par «temps surcomposé»? Nous laissons la parole à Foulet qui en a donné une définition exhaustive, à notre avis, dans

¹ *Les Hommes de Bonne Volonté*, édition Flammarion, t. IV, p. 28.

un article intitulé précisément *Le développement des formes surcomposées*¹: «Comme le terme s'applique à une catégorie de temps que l'on croit peu usités et auxquels les grammairiens ne s'arrêtent pas volontiers, on ne prend pas généralement la peine de l'éclaircir. Essayons d'en préciser le sens. Soit la phrase: *dès que je l'ai eu appelé, il a répondu*; dirons-nous que le premier temps est surcomposé parce qu'il fait précéder le participe passé de deux auxiliaires? Mais *j'ai été appelé* est dans ce cas, et ce n'est pas un temps surcomposé. D'autre part on peut concevoir une phrase du type *dès qu'il a eu été appelé, il est parti*, où la définition précédente ne suffirait pas, puisque nous avons ici trois auxiliaires. Ce dernier emploi, il est vrai, est rare, mais il n'a en soi rien d'essentiellement incorrect, n'étant qu'une conséquence logique du premier, et il se rencontre en tout cas dans la langue populaire. Si nous voulons que la définition proposée ne convienne qu'au défini et convienne à tout le défini, il est clair qu'il faut la modifier. Nous serons ainsi conduit à dire qu'un temps surcomposé est celui qui ajoute à un temps déjà composé un auxiliaire de plus.»

Un temps surcomposé suppose donc toujours un temps composé. Inversement, en application de la symétrie du schéma traditionnel du système temporel du verbe français, chaque couple formé d'un «temps simple» et d'un «temps composé» demande, parallèlement à la série *je finis/j'ai fini/j'ai eu fini*, à être complété par un «temps surcomposé»; nous obtenons donc le schéma théorique suivant, pour la voix active:

je finis	—	j'ai fini	—	j'ai eu fini
je finissais	—	j'avais fini	—	j'avais eu fini
je finis	—	j'eus fini	—	j'eus eu fini
je finirai	—	j'aurai fini	—	j'aurai eu fini
je finirais	—	j'aurais fini	—	j'aurais eu fini
que je finisse	—	que j'aie fini	—	que j'aie eu fini
que je finisse	—	que j'eusse fini	—	que j'eusse eu fini
finir	—	avoir fini	—	avoir eu fini
finissant	—	ayant fini	—	ayant eu fini

et celui-ci pour la voix passive:

je suis raillé	—	j'ai été raillé	—	j'ai eu été raillé
j'étais raillé	—	j'avais été raillé	—	j'avais eu été raillé
je fus raillé	—	j'eus été raillé	—	j'eus eu été raillé
je serai raillé	—	j'aurai été raillé	—	j'aurai eu été raillé
je serais raillé	—	j'aurais été raillé	—	j'aurais eu été raillé
que je sois raillé	—	que j'aie été raillé	—	que j'aie eu été raillé
que je fusse raillé	—	que j'eusse été raillé	—	que j'eusse eu été raillé
être raillé	—	avoir été raillé	—	avoir eu été raillé
étant raillé	—	ayant été raillé	—	ayant eu été raillé

¹ R 51, 203.

La grammaire traditionnelle oppose les formes simples aux formes composées en leur attribuant la valeur de « temps » différents. Ainsi l'ouvrage précité de Larive et Fleury mentionne, entre autres (p. 79) l'existence de deux sortes de « temps » différents pour l'avenir, de deux sortes de futurs: le futur simple et le futur antérieur, soit donc *je finirai* et *j'aurai fini*. Mais comparons les deux phrases suivantes dans lesquelles entrent respectivement ces deux « temps »: *je finirai demain*; *j'aurai fini demain*. Nous constatons que dans les deux cas l'action de finir est envisagée dans le cadre d'une seule et même époque dite *demain*, sans que le choix de l'un des deux « temps » fasse varier le moins du monde la période de temps considérée dans l'une et dans l'autre phrase. La différence que l'on enregistre relève d'un autre ordre de considérations que du temps comme l'entend la grammaire traditionnelle, elle relève de l'aspect. Quand je dis *je finirai demain*, je rapporte bien l'action à la période de temps dite *demain*, mais je la présente d'une manière indéterminée; tandis que si je dis *j'aurai fini demain*, je rapporte ici encore l'action à la période dite *demain*, mais avec une modification importante dans la manière dont elle est présentée à mon interlocuteur: l'action se présente d'une manière déterminée, elle apparaît comme accomplie alors que dans le premier cas elle est vue dans son développement, comme encore inaccomplie. Ainsi, la différence qui oppose le futur simple au futur antérieur n'est pas une différence de temps, mais une différence d'aspect; le futur simple et le futur antérieur sont deux aspects d'une seule et même forme temporelle.

Il faut donc distinguer dans le mode indicatif, selon le schéma habituel, non pas dix temps différents (le conditionnel y étant compris comme une forme de futur de l'indicatif¹), mais cinq formes temporelles à deux aspects chacune, et, dans le schéma complété, cinq formes temporelles à trois aspects chacune, soit au total quinze constructions. Ces considérations s'appliquent également aux autres modes du verbe: il est tout aussi erroné et même davantage² de parler des quatre « temps différents » du subjonctif; le présent et le passé du subjonctif, d'une part, l'imparfait et le plus-que-parfait du même mode, d'autre part, sont respectivement deux aspects différents d'une seule forme temporelle. Dans le schéma complété, le subjonctif possèdera donc deux formes temporelles à trois aspects chacune, soit au total six constructions. Parallèlement, l'impératif, l'infinitif et le participe auront chacun trois aspects et non trois temps différents.

Selon l'exposé ci-dessus, nous constatons dès maintenant que la forme composée et la forme surcomposée s'opposent par l'aspect, mais qu'elles s'identifient par le temps. La question des « temps surcomposés » est donc

¹ Cf. p. 131. ² Cf. p. 137.

essentiellement un problème de l'aspect. Aussi le terme de « temps surcomposés », qui met faussement l'accent sur la notion de temps, convient-il mal, à notre avis, et nous éviterons l'équivoque en lui substituant en général les termes neutres de « formes surcomposées » ou de « constructions surcomposées ».

Nous avons vu, en outre, que dans les deux phrases *je finirai demain* et *j'aurai fini demain* les deux formes verbales se distinguent pareillement par l'aspect tandis qu'elles coïncident, elles aussi, par le temps. Il appert donc que les formes du système verbal français cumulent en elles-mêmes deux indications d'un ordre différent, qui relèvent l'une du temps, l'autre de l'aspect. Cette dualité est un trait auquel la grammaire traditionnelle ne s'est guère arrêtée, pour s'attacher presque exclusivement à la notion de temps. Pour saisir dans toute sa netteté le problème des constructions surcomposées, il importe au contraire de faire exactement le départ entre ces deux notions du temps et de l'aspect.

Lorsqu'elle traite du temps, la grammaire traditionnelle opère ses analyses sur les formes verbales en emploi, qui expriment un temps que l'on peut figurer par un schéma linéaire sur lequel elles s'inscrivent à des niveaux différents. Mais cette figuration du temps ne présente qu'un temps déjà construit en pensée, un temps porté à son degré d'achèvement maximum, qui ne livre qu'une connaissance extrinsèque de sa nature. Or, pour obtenir une connaissance intrinsèque de la nature du temps, il importe de l'étudier dans les formes verbales avant emploi, c'est-à-dire à l'époque où elles se forment; autrement dit, il est nécessaire que l'on voie le temps en train de se construire dans la pensée, que l'on suive pas à pas la genèse de l'image-temps dans l'esprit. Cette étude a été conduite par M. G. Guillaume dans *Temps et Verbe*¹, étude qu'il nous faut résumer ici pour faciliter la compréhension des vues relatives aux formes surcomposées exposées dans le corps du présent travail.

La formation de l'image-temps dans l'esprit, si brève que soit cette opération mentale, n'en demande pas moins un temps, très court sans doute, mais non pas infiniment court, et par conséquent réel. Partant de là, M. Guillaume rapporte la formation de l'image-temps à un axe figurant linéairement la durée du temps nécessaire à cette formation, l'axe du temps chronogénétique. Cet axe peut se sectionner indéfiniment, et l'on obtiendra pour chaque section, qui instantanéise ce qui se passe sur l'axe en question, une vue par profil du phénomène de la formation de l'image-temps. Mais ces profils ne seront intéressants que s'ils se présentent distincts des profils antécédent et conséquent; il n'y aura donc lieu de sectionner l'axe du

¹ Edition Honoré Champion, Paris, 1929, p. 8-11.

temps chronogénétique qu'aux points susceptibles de correspondre à un profil singulier. Or, les seuls points singuliers qu'offre en soi un axe limité sont le point initial, le point médian et le point final. A l'instant initial, la chronogénèse (terme par lequel M. Guillaume désigne l'opération de pensée qui se développe sur l'axe du temps chronogénétique) n'a pas encore opéré. La pensée n'a encore aucunement réalisé l'image-temps, elle est en passe de la réaliser; c'est le temps «in posse». A l'instant médian, la chronogénèse a plus ou moins opéré et l'image-temps se présente en cours de formation dans l'esprit. Le temps n'est pas encore parfaitement réalisé, il est en cours de réalisation. C'est le temps «in fieri». A l'instant final, la chronogénèse a fini d'opérer, l'image-temps est parfaitement réalisée. C'est le temps «in esse». Ces trois profils distincts de la formation de l'image-temps — en puissance, en devenir, en réalité — représentent les «axes chronogénétiques», et l'opération qui s'y développe est la «chronothèse». Le mouvement par lequel la chronogénèse, en action sur l'axe du temps chronogénétique, se porte d'un axe chronothétique au suivant s'appelle la visée. A chaque recoupement de l'axe du temps chronogénétique par un axe chronothétique correspond un indice de position sur l'axe du temps chronogénétique, qui est ce que les grammairiens désignent par le nom de mode. La réalisation du verbe dans le temps «in posse» donne lieu aux modes nominaux, dans le temps «in fieri» au mode subjonctif, et dans le temps «in esse» au mode indicatif. La somme de temps réalisé par la visée est donc la plus grande dans le mode indicatif, moindre dans le mode subjonctif, et nulle dans les modes nominaux. Or, les modes nominaux comportent respectivement les trois formes simple, composée et surcomposée que nous avons désignées sous le nom d'aspects, et qui sont transportables aux autres modes. L'aspect est donc une notion nettement distincte du temps extériorisé (le temps réalisé par la visée) et au sein duquel il se situe, puisqu'il s'intègre aussi bien aux modes nominaux, dont le temps extérieur à l'image de mot est nul, qu'au mode indicatif, dont le temps extérieur à l'image de mot est pleinement réalisé.

Afin d'obtenir une connaissance intrinsèque de la nature de l'aspect, il est indiqué de l'étudier dans les modes nominaux où nous le trouvons pour ainsi dire à l'état pur, c'est-à-dire dans les deux modes dont les formes ne retiennent pas de temps extériorisé. Résumons ici encore la théorie de M. Guillaume¹.

Au seul énoncé d'un mot comme *marcher*, l'idée de temps s'éveille dans l'esprit. Cette idée de temps qui fait partie intégrante de la signification du mot, qui est donc du temps intérieur à l'image de mot, du temps que le

¹ *Op. cit.*, p. 15 ss.

verbe *marcher* intériorise, c'est le temps «in posse». La présence du temps «in posse» dans le verbe lui confère sa tension, c'est-à-dire l'impression de mobilité progressive qui en est inséparable. Considéré au point de vue de son temps contenu inhérent, le verbe *marcher* peut être figuré par une ligne inscrite entre deux limites *A* et *B*. Cette ligne *AB* représente une étendue quelconque offerte à la tension du verbe *marcher*, laquelle commençant en *A* et s'achevant en *B* occupe successivement des positions t ($t_0 + t_1 + t_2 \dots t_{n-2} + t_{n-1} + t_n$) dont la série représente la carrière du verbe dans le temps «in posse». En position initiale t_0 , le verbe a devant lui sa tension entière, rien de cette tension n'ayant encore été dépensé, et elle entre seule dans la composition de l'image verbale: $t_0 = \text{tension/o}$. La représentation entièrement tensive du verbe correspond dans la langue française à la forme infinitive *marcher*. En toutes positions médianes ($t_1 + t_2 \dots t_{n-2} + t_{n-1}$) l'image verbale se compose d'une partie de tension et d'une partie de détension égale à la partie de tension dépensée: $t_1 + t_2 \dots t_{n-2} + t_{n-1} = \text{tension/détension}$. Cette représentation à la fois tensive et détensive du verbe correspond dans la langue française à la forme de participe *mar- chant*. En position finale t_n , la détension correspondant à la tension entièrement dépensée entre seule dans la composition de l'image verbale: $t_n = \text{o/détension}$. Cette représentation entièrement détensive du verbe correspond en français au participe passé *marché*. Le participe passé est donc encore verbe par sa position, mais n'exprime plus que la seule détension du verbe, lequel suppose la tension; il n'a plus la qualité du verbe par sa composition. La langue résout cette antinomie en reprenant en tension par le moyen d'un verbe auxiliaire la détension exprimée par le participe, et ouvre ainsi une nouvelle série verbale par la création du verbe *avoir marché*. Tout se passe identiquement dans la nouvelle série verbale, composée d'une suite de positions t' de même contenu que les positions t :

t'_0 : avoir marché $t'_1 + t'_2 \dots t'_{n-2} + t'_{n-1}$: ayant marché
 t'_n : eu marché

En t'_n l'image verbale se compose aussi uniquement de détension. La tension sera rétablie par la création d'un troisième verbe *avoir eu marché*, dont le développement analytique est identique à celui des deux autres verbes jusqu'à la dernière position médiane t''_{n-1} :

t''_0 : avoir eu marché $t''_1 + t''_2 \dots t''_{n-2} + t''_{n-1}$: ayant eu marché

Mais cette fois-ci la position finale n'est pas atteinte: dans le troisième verbe obtenu par reprise en tension de la détension, l'auxiliaire figure sous les deux formes tensive et détensive; on a tiré de lui tout ce qu'on peut en obtenir dans l'état actuel des moyens dont dispose la langue française; une nouvelle reprise en tension n'est plus possible.

«Ce renouvellement analytique du verbe français¹, renouvellement qui s'étend sur trois séries, fait qu'il n'existe pas dans la langue de mot qui exprime le verbe intégralement, mais seulement des mots qui en expriment un aspect, — c'est-à-dire, comme on vient de le voir, une phase analytique. Et comme deux phases analytiques ont pu être ouvertes, fermées et rouvertes, et une troisième phase ouverte mais non fermée, on compte en définitive trois aspects du verbe, dont l'ensemble recompose le verbe français, à savoir:

- 1^o Un aspect simple représenté par l'infinitif non composé: *marcher*, que nous nommerons l'aspect tensif, vu qu'il représente le verbe en tension.
- 2^o Un aspect composé représenté par auxiliaire + participe passé: *avoir marché*, que nous nommerons l'aspect extensif, vu qu'il sert à renouveler la tension du verbe au moment où elle expire et à la prolonger au-delà d'elle-même, en extension.
- 3^o Un aspect surcomposé représenté par auxiliaire + participe passé d'auxiliaire + participe passé de verbe: *avoir eu marché*, et que nous nommerons l'aspect bi-extensif en considération de ce qu'il reprend en tension, au moment où elle expire, l'extension précédemment obtenue par le même moyen.»

Revenons maintenant à nos deux phrases initiales *je finirai demain* et *j'aurai fini demain*, dont nous dirons, conformément aux vues exposées ci-dessus, que dans la première l'image verbale est tensive, et dans la seconde extensive. Or, une simple confrontation des deux formes verbales fait nettement ressortir que, à l'intérieur de l'époque future dite *demain*, l'action est vue comme ayant cessé d'exister, dans la forme composée, tandis que la forme simple montre l'action dans son déroulement. Sur le plan aspectuel, la forme composée comporte donc une idée de passé: l'idée exprimée par cette construction et comparée à celle qu'exprime la forme simple apparaît comme une idée dépassée; *j'aurai fini* se dessine dans la transcendance de *je finirai* et exprime un état subséquent de l'action de finir, qui a cessé d'être; autrement dit, la forme composée introduit à la subséquence de l'action de finir.

Reportons-nous à l'infinitif, où l'aspect se trouve à l'état pur: *avoir fini* par rapport à *finir* donne lieu aux mêmes observations; l'infinitif composé nous transporte dans la suite idéelle de l'action de finir; alors que l'aspect tensif éveille dans l'esprit l'image de l'action dans son développement, l'aspect extensif éveille l'image d'une situation résultant de la cessation

¹ G. GUILLAUME, *op. cit.*, p. 21.

de cette action, situation que nous désignerons avec M. Guillaume sous le nom de séquelle.

Notons qu'il est des cas où la séquelle s'image nettement, à tel point que l'aspect extensif du verbe reçoit un contenu sémantique propre: *avoir mis son chapeau* est, en signification, tout autre chose que *mettre son chapeau*. Mais le plus souvent la séquelle verbale s'image à peine, ou même ne s'image pas du tout. La séquelle n'a pas alors de contenu sémantique propre: significativement, *avoir marché* n'est pas un verbe différent de *marcher*; la forme composée montre seulement que l'action de *marcher* a cessé d'être. La séquelle se réduit donc à un simple point d'observation, elle reçoit une valeur temporelle faisant ressortir l'antériorité de l'image verbale proprement dite par rapport au point-séquelle d'où on la considère.

L'aspect bi-extensif, à son tour, se dessine dans la transcendance de l'aspect extensif, il introduit à la subséquence de la subséquence: alors que dans *avoir fini* l'idée exprimée par *finir* apparaît comme dépassée, dans *avoir eu fini* c'est l'idée exprimée par la construction composée qui apparaît elle-même comme dépassée.

Il est incontestable, comme l'observe Foulet, que les formes surcomposées sont empreintes d'une certaine gaucherie et qu'elles ont, pour ainsi dire, une tournure inaccoutumée. Comme le philologue précité l'a laissé entendre, les grammairiens s'arrêtent généralement à peine à ces constructions, qui ne semblent pas avoir reçu la consécration de la grammaire officielle; la grammaire de l'Académie de 1932 les passe sous silence. Aussi sont-elles en butte à l'hostilité de l'école, comme le confirme par exemple l'assertion de Mlle Dupraz, professeur dans un lycée de St-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), selon laquelle tous les professeurs de français de cet établissement se sont trouvés d'accord pour estimer que les constructions surcomposées ne devaient pas être admises dans les compositions des élèves.

L'influence de l'école sur la langue française ne saurait être surestimée. Dans l'établissement scolaire dont il est question ci-dessus, une enquête a été faite pour nous dans deux classes de degrés différents: en 5^e et en 1^{re}. Les élèves avaient à remplacer l'infinitif par la forme adéquate dans la phrase *quand (finir) mon devoir, j'ai pu m'amuser*. La 5^e, qui comprend des jeunes filles de 12 à 13 ans, a fourni les résultats suivants sur un total de 33 élèves:

- 16 réponses: quand j'ai eu fini mon devoir, j'ai pu m'amuser
- 8 réponses: quand j'ai fini mon devoir, j'ai pu m'amuser
- 7 réponses: quand j'eus fini mon devoir, j'ai pu m'amuser
- 1 réponse: quand j'avais fini mon devoir, j'ai pu m'amuser
- 1 réponse: quand je finis mon devoir, j'ai pu m'amuser

Nous ne discuterons pas ici la valeur des réponses présentant dans la subordonnée une construction autre que le passé surcomposé. Qu'il nous suffise pour l'instant de constater que la moitié de cette classe, encore peu formée à la discipline linguistique des lycées français, n'a pas hésité à employer la forme surcomposée. Par contre, dans la première, qui comprend des élèves de 16 à 17 ans, aucune ne s'est hasardée à recourir d'emblée au passé surcomposé: toutes ont signalé une distinction à faire entre le français écrit et le français parlé et ont répondu:

je dirais: quand j'ai eu fini mon devoir, j'ai pu m'amuser

j'écrirais: quand j'eus fini mon devoir, je pus m'amuser

Outre son influence inhibitive sur la libre expansion des formes surcomposées dans la langue écrite, l'attitude hostile de l'école à leur égard les contraint à mener une vie obscure dans la langue parlée: elles passent inaperçues de la majorité des Français, qui n'en ont guère entendu parler. Il nous est souvent arrivé de relever au vol un passé surcomposé et de le faire remarquer au sujet qui s'en était servi. La plupart du temps, ce sujet se récriait que nous devions avoir mal entendu et qu'il ne croyait pas parler «si mal» le français. Parfois encore nous glissions un passé surcomposé dans la conversation et demandions à notre interlocuteur ce qu'il en pensait et s'il se souvenait d'avoir déjà entendu cette forme. La réponse que nous recevions régulièrement des personnes de culture moyenne était: «Ça n'est pas français» ou bien «Cette forme n'existe pas». Et les personnes de nos connaissances qui niaient l'existence du passé surcomposé d'un ton si assuré étaient surprises lorsque nous pouvions leur mettre sous les yeux des exemples de cette construction extraits de lettres qu'elles nous avaient elles-mêmes adressées. Elles alléguaient alors une «faute d'inattention», sans se douter que par là même elles soulignaient la vitalité de ces formes non reconnues.

Une faute d'inattention, voilà à quoi le *Figaro Littéraire* du 16 décembre 1950 attribuait, lui aussi, l'emploi du passé surcomposé:

«Temps barbare — M. Jacques Mouchot, de Courbevoie, censure le spirituel article de M. Duché sur le prix Femina:

«... il ne craint pas d'employer l'expression: Quand il a eu fini de jouer les petits fous... L'emploi de ce temps, jusqu'ici inconnu des grammairiens, semble se généraliser de plus en plus, et ce n'est pas la première fois, je crois, que je le relève dans le *Figaro littéraire* sous les plumes les plus autorisées.»

Rude censeur!

L'on avoue que *a eu fini* est un monstre regrettable, mais savoureux et de franc parler, ainsi qu'il arrive à des lapsus calami échappés aux stylos que l'actualité bouscule.»

Il est juste de préciser que le *Figaro Littéraire* du 23 décembre 1950 citait les lettres de certains contradicteurs qu'avait suscitées la sévérité de M. Mouchot et qu'il adoucissait son jugement. Mais, en fin de compte, ce sont quand même les adversaires des formes surcomposées qui emportent la sympathie du *Figaro Littéraire*, puisque dans son numéro du 30 décembre 1950 il revenait à ce problème et concluait par ces lignes :

« Parmi tant de contradicteurs, M. Mouchot a cependant trouvé un allié en la personne de M. G. Louis, de Lyon :

« Je ne suis ni professeur ni grammairien. J'ai un peu de lecture. C'est tout. Ce pourquoi je me range résolument aux côtés de M. Mouchot contre les partisans que vous citez. Peu m'importent les extraits de Flaubert ou de Bossuet. Dans les meilleurs auteurs on trouve des fautes et des faiblesses. Il est peu généreux de les souligner et encore moins indiqué d'en faire une règle... »

Bien qu'on ait eu rendu le verdict tout d'abord, il ne nous déplait pas d'en finir sur les paroles de la défense. »

Les constructions surcomposées sont-elles, en définitive, des formes verbales nécessaires et justifiées, ou sont-elles simplement le produit d'une faute d'inattention, d'un lapsus calami ? C'est à quoi le présent travail tâchera de répondre.

Notre objet est de montrer, dans une première partie, à quelle date approximative les plus anciennes constructions surcomposées apparaissent dans les textes, de suivre leur développement ultérieur jusqu'à nos jours, du point de vue de leur extension régionale et sociale, et d'en étudier les différentes fonctions. Dans une seconde partie, nous entendons faire voir que les formes surcomposées vivent aussi dans les patois du domaine linguistiquement français. En dernier lieu, nous tâcherons de déterminer, s'il y a lieu, le pays d'origine de ces constructions en nous appuyant, à cet effet, sur le lieu d'origine des premières formes, sur leur fréquence proportionnelle dans la langue actuelle des diverses régions du domaine gallo-roman, en français et dans les patois, et enfin sur une étude succincte du phénomène de la surcomposition dans les parlers gallo-italiens et rhéto-romans.

CHAPITRE 1

Section I: Avant 1500

Les premiers exemples de passé surcomposé, dans les textes français, remontent au XV^e siècle. Il est souvent difficile de fixer avec précision la date de textes aussi anciens et il n'est guère possible de dire avec certitude lequel de nos exemples est le premier dans l'ordre chronologique. Peut-être faut-il citer avant tout autre le suivant:

Pére, j'ay a l'Ange parlé,
Le quel ne m'a pas escondit
Quant vostre cas luy *ay eu dit*,
Car, de l'heure et ou propre lieu,
Se est tourné a parler a Dieu,
Demandant vostre appointment¹.

Certes, les plus anciennes éditions connues (on ne trouve plus trace de manuscrits du poème entier) du *Mistère du Viel Testament* datent de la première moitié du XVI^e siècle². Mais il faut considérer que la plupart des mystères publiés au XV^e et au XVI^e siècles ne furent imprimés qu'en raison de leur succès antérieur sur scène. Ainsi, la première édition du *Mistère de la Passion* remanié par Jehan Michel fut imprimée à la suite d'une représentation donnée à Angers en 1486, *l'Homme pecheur* un peu plus tard après une représentation donnée à Tours, et le *Mistère du Viel Testament* lui-même fut joué en 1500 à Paris, l'année de la première édition connue. En outre, il ne faut pas oublier que si dans le théâtre classique le drame est un problème à débattre et à résoudre, dans lequel le discours est donc essentiel, dans le théâtre du moyen âge il est surtout un spectacle animé et mouvant, dans lequel le discours sert seulement de complément à l'action.

¹ *Le Mistère du Viel Testament*, SATF, 1878; t. I, p. 158, chap. VII, vers 4153–4158.

² *Le mistere du viel testamēt*. . . imprime nouuellement audit lieu (Paris) Par maistre Pierre le dru (1500) – *le mistere du viel Testament*. . . imprime. . . Par la veufve feu iehan trepperel (1520) – *Le tresexclēt saint mystere du vieil testament*. . . nouuellement imprime a Paris. . . Lan mil cinq cens quarante et deux par Iehan Real.

Le texte en lui-même n'était qu'un accessoire du spectacle, ce qui explique que le plus grand nombre des mystères transmis jusqu'à nos jours sont anonymes; on est en droit de penser que la rédaction de ces œuvres dramatiques a, dans la plupart des cas, précédé de beaucoup leur impression¹.

Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable pour le *Mistère du Viel Testament* que dans la forme où il nous est conservé il se présente comme l'œuvre d'un compilateur, qui a groupé en un seul poème mal unifié les différents mystères dûs à la plume d'auteurs divers sur des sujets sacrés antérieurs à la venue du Messie. On y remarque un manque de proportions frappant; tels épisodes tels que la vie d'Adam, d'Abel, de Noé, d'Abraham et de Joseph sont développés avec complaisance, tandis que certains autres, tels l'histoire de Samson, de Saül, de David ou de Salomon, sont très écourtés. De plus, nombre d'épisodes, notamment l'histoire de presque tous les juges, sont complètement passés sous silence. Le *Mistère du Viel Testament* forme donc une espèce de mosaïque, dont les morceaux ne sont pas toujours ajustés très habilement. Le compilateur qui les a rassemblés a pu faire entrer dans l'ensemble de l'œuvre des pièces de date beaucoup plus anciennes à côté d'autres plus récentes. La réunion de ces différentes pièces se place, selon toute probabilité, vers le milieu du XV^e siècle: le mystère du vieux Testament fut joué en 1458 à Abbeville. Les mystères les plus récents qui entrent dans la composition du *Mistère du Viel Testament* auraient ainsi encore vu le jour dans la première moitié du XV^e siècle, ou quelques années plus tard seulement. Certains autres figuraient déjà alors dans un assez grand nombre de manuscrits pour qu'ils aient été connus en Angleterre: la collection des «pageants», connue sous le nom de *Chester Plays*, contient divers passages traduits presque littéralement du texte français. Collier² et T. Wright³, qui signalent ces emprunts, datent le *Viel Testament*, ou tout au moins ses parties les plus anciennes, de la seconde moitié du XIV^e siècle, puisqu'ils ne croient pas impossible que le manuscrit du *Chester* remonte à ce siècle. Ward⁴ se prononce pour le commencement du XV^e siècle, ou tout au plus pour la fin du XIV^e. Il semble donc que l'ensemble du *Mistère du Viel Testament* se soit élaboré successivement au cours de la première moitié du XV^e siècle. Il serait difficile d'indiquer une date plus précise.

C'est bien dans une œuvre du genre du *Mistère du Vieil Testament* que l'on peut s'attendre à voir apparaître pour la première fois une forme verbale telle que le passé surcomposé qui, comme nous le verrons par la suite, est resté à travers toute l'évolution de la langue française plus ou moins suspect d'incorrection grammaticale. On sait en effet que les auteurs des mystères, les «facteurs», composaient avec une rapidité surprenante qui

¹ A cela s'ajoute que l'imprimerie n'a pris son essor en France que dans les vingt dernières années du XV^e siècle.

² *History of English Dramatic Poetry*, London 1831.

³ *The Chester Plays, a Collection of Mysteries founded upon Scriptural subjects*, London 1843.

⁴ *History of English Dramatic Literature*, London 1875.

ne leur permettait pas de s'arrêter à des soucis de forme littéraire: c'est ainsi qu'Andrieu de la Vigne acheva en cinq semaines son *Mystère de saint Martin*, qui comprend environ vingt mille vers. En outre, l'objet de la représentation des mystères était l'édification des spectateurs par la mise en scène de sujets sacrés, comme le fait ressortir L. Petit de Julleville¹. Or, quels étaient ces spectateurs? Ils se recrutaient un peu dans toutes les classes de la société, mais les plus nombreux et les plus enthousiastes appartenaient indubitablement à la classe populaire: en 1496, les bourgeois de Seurre font composer et jouent eux-mêmes le mystère de saint Martin à cette fin «que a le voir jouer le commun peuple pourroit voir et entendre facilement comment le noble patron dudit Seurre en son vivant a vescu saintement et devostement». A Mézières, en 1534, on joue la *Passion* «en l'honneur de Dieu et reverence d'icelle Passion pour l'instruction du pouvre peuple». Un détail caractéristique révèle, en outre, que les mystères s'adressaient avant tout au vulgaire: la noblesse et le clergé y sont généralement traités sévèrement, les petites gens y sont peints à leur avantage. Pour que la représentation eût du succès, il importait d'adapter le drame au goût du gros public, afin de le divertir tout en l'éduquant. A cet effet, l'action reproduisait dans ses plus humbles détails les scènes quotidiennes de son existence, multipliait les traits burlesques; les personnages qui défilaient devant ses yeux lui empruntaient ses habitudes, ses sentiments et son langage même dans toute sa vulgarité; c'est dire que le langage des personnages mis en scène était conforme à leur condition sociale dans le drame et qu'il était calqué sur le parler réel de l'époque. Aussi les échantillons de langue populaire abondent-ils dans le *Mistère du Viel Testament*, entre autres, et nous ne sommes pas surpris de rencontrer pour la première fois le passé surcomposé dans la bouche de Seth, un simple berger (qui prononce les vers 4153 à 4158).

Outre que les diverses parties du *Mistère du Viel Testament* ont été écrites par des auteurs différents, l'histoire d'un même personnage semble ne pas toujours être sortie de la même plume. Il ne sera donc pas possible d'attribuer une origine géographique déterminée à chacun des morceaux émanant de la plume de tel ou tel auteur tant que l'on n'aura pas soumis la langue de ces subdivisions du *Mistère du Viel Testament* à un examen philologique rigoureux. Nous ne pouvons donc pas déterminer la contrée d'origine du premier passé surcomposé que nous avons cité. Il est tout au plus loisible de mentionner que dans la *Table des noms de lieux où furent représentés des mystères* de l'ouvrage précité de Petit de Julleville, les villes des provinces de l'est occupent numériquement le premier rang; on peut

¹ *Les Mystères*, Paris, 1880.

donc supposer que les mystères connurent leur plus grande vogue dans cette partie de la France.

Il est significatif que ce soit également dans un mystère que figure notre second exemple :

Si veul de vous, bourgeois, marchans,
En present, de vous congië prandre,
De voz femmes saiges, prudans,
Les quelles ont volu entendre
A vostre cité bien deffendre,
De bon cueur et soigneusement,
Et, en grant diligence prandre,
Y ont besoigné notablement.
Et de tout feray relacion
Au bon roy Charles bien aymé
De vostre grant perfection
En bon vouloir bien confirmé,
Lequel *avez eu aïrmé*
Au bon droit, comme il vous appartient,
Puis Dieu le vous a consommé,
Que jamais n'oublie les siens¹.

Cette œuvre dramatique, composée peut-être en 1435 et, selon toute vraisemblance, au plus tard en 1440², forme une transition entre les mystères d'inspiration exclusivement religieuse et les mystères dont le sujet est emprunté uniquement à l'histoire profane, comme *La destruction de Troie* par Jacques Millet. Le *Mistère du Siège d'Orléans* se meut surtout dans le domaine historique, mais il fait aussi appel au surnaturel; plusieurs scènes se passent au ciel, et l'auteur fait intervenir diverses fois la main de Dieu dans la succession des événements. Le «facteur» de cette œuvre est donc un novateur quant au fond de son drame. Mais pour la forme il s'est conformé, lui aussi, aux goûts, aux idées, aux habitudes d'esprit du public essentiellement populaire auquel il s'adressait. Son style se signale par sa platitude et, qui plus est, pour satisfaire aux exigences de la prosodie, il s'écarte même des règles de la grammaire. Aussi la présence d'un de nos plus anciens passés surcomposés est-elle toute naturelle dans cette œuvre où l'élégance de la forme était le moindre souci de l'auteur.

Le patriotisme local qui souffle à travers toute l'œuvre indique sans équivoque possible que l'auteur était un citoyen d'Orléans; il met, par

¹ *Le mystère du Siège d'Orléans* publié d'après le ms unique du Vatican par MM. F. Guessard et E. de Certain, Paris, Imprimerie Impériale, 1862, p. 560, vers 14408-14421.

² Cf. préface de l'édition du mystère. — W. CREIZENACH, *Geschichte des neueren Dramas*, Halle, 1893, p. 372-374. — TIVIER, *Etude sur le mystère du Siège d'Orléans*, Paris 1868.

exemple, davantage l'accent sur la vaillance des défenseurs de la ville que sur la mission merveilleuse de Jeanne d'Arc, et il arrête son drame à la libération d'Orléans. Nous pouvons, cette fois-ci, assigner l'Orléanais comme lieu d'origine de notre second passé surcomposé.

Notre troisième exemple appartient à un genre littéraire plus relevé. On lit dans les *Erreurs du jugement de la belle dame sans mercy*:

Or tout a prins en pasiense
Sans ce que lui en ait chalu
Ne qu'elle en ait requis vengeance,
Mais cela n'y a rien valu;
Car quant l'en lui a eu polu
Son honneur, et sans cause et à tort,
Je ne sçay quels gens ont volu
La chergier de crime et de mort¹.

Ce poème est anonyme et ne contient aucune allusion historique qui permette de le dater. Mais on peut supputer l'époque où il a été écrit par la place qu'il occupe dans la série d'imitations que suscita la *Belle dame sans mercy* d'Alain Chartier, composée en 1424². Le poème d'Alain Chartier, tout en se tenant dans le cadre traditionnel de l'amoureux désespéré par la dureté de sa dame, inflexible à ses prières, apportait un élément nouveau: la façon peu respectueuse et parfois ironique avec laquelle la dame parle de l'amour, et le rôle piteux de l'amant. Cette innovation fit scandale parmi les «poursuivants d'amour» et tout particulièrement, semble-t-il, dans un petit cercle littéraire qui florissait alors dans la ville de Tournai, plus généralement dans le nord où vivait Pierre de Hauteville, prince d'amour de la «Cour amoureuse» dite «de Charles VI». Ce personnage avait groupé autour de lui un certain nombre de poètes, défenseurs de l'amour, auteurs de la plupart des réfutations dirigées contre le poème d'Alain Chartier. C'est probablement de ce groupe que sortirent le *Parlement d'Amours* de Baudet Herenc, la *Dame leale en amours* anonyme, la *Cruelle dame en amour* anonyme, ainsi que la *Cruelle femme en amour* et l'*Hôpital d'amours* d'Achille Caulier. La *Cruelle femme* a dû être écrite vers 1430 et en tout cas avant 1441, *L'Hôpital*, qui contient lui-même une allusion à la *Cruelle femme*, étant cité à cette date dans le *Champion des dames* de Martin le Franc. La pièce *Les Erreurs du jugement de la belle dame sans mercy*, qui est une approbation de la *Cruelle dame* et de la *Cruelle femme*, est postérieure à ces deux poèmes et antérieure à *L'Hôpital*.

Quel lieu d'origine faut-il attribuer à notre troisième passé surcomposé? On ne sait rien de l'auteur des *Erreurs du jugement*, mais nous avons vu

¹ Publié par A. Piaget, *R* 33, 184, vers 57-64.

² A. PIAGET, *La Belle Dame sans merci et ses imitations*, *R* 30, 31, 33, 34.

que ce poème se rattache étroitement à la *Cruelle dame* et à la *Cruelle femme*. Il se peut donc que l'auteur des *Erreurs du jugement* ait aussi fait partie du groupe des rimailleurs réunis autour de Pierre de Hauteville, sous la plume desquels un passé surcomposé, même dans la poésie courtoise, est en somme toute naturelle.

Notre quatrième exemple est exactement daté et localisé. Il nous est fourni par un document de 1455; c'est le procès-verbal d'une déposition faite à Dijon par un certain Dimenche le Loup, qui avait été arrêté avec une douzaine de «Coquillards» et qui sauvait sa vie en dénonçant ses camarades:

Interrogué s'il congnoit point ung nommé Tartas, dit que non. Et apres qu'il *a eu pensé* ung peu, a dit qu'il congnoit bien ung nommé Nicolas le Besgue; et aulcunes fois s'appelle Nicolas le Roy, et aulcunes fois Tartas¹.

Nous avons donc affaire ici encore à un texte bien humble. Cependant il est à noter que le passé surcomposé n'est pas ici le fait de l'inculpé, mais de Jean Rabustel, procureur-syndic de la ville de Dijon, qui a rédigé le procès-verbal. On peut en conclure qu'à cette époque déjà, le passé surcomposé n'était plus nécessairement confiné dans la langue essentiellement populaire dans l'est de la France, et peut-être plus généralement dans les régions périphériques comme le suggère l'exemple des *Erreurs du jugement de la belle dame sans mercy*.

Est-ce un hasard que notre cinquième passé surcomposé nous mène encore une fois dans l'est de la France? Il figure dans la nouvelle XXVIII des *Cent Nouvelles Nouvelles*, dont le manuscrit unique que nous ayons conservé est daté de Dijon:

A qui parlez-vous, m'ameye? —

C'est à ce paillard chien, madame, qui m'a fait tant de peine de le querir; il s'estoit bouté soubz ung banc là dedans et caiché tout de plat le museau sur la terre, si ne le savoye trouver. Et quand je l'*ay eu trouvé*, il ne s'est oncques daigné lever, quelque chose que luy aye fait².

Ce recueil a vraisemblablement été écrit en 1462 à la cour du duc de Bourgogne, Philippe le Bon. On a longtemps cru pouvoir attribuer ce petit chef-d'œuvre de la prose du XV^e siècle à Antoine de la Sale. Cette conjecture, cependant, ne résiste pas à un examen critique³. Tout au plus peut-on affirmer que l'auteur était attaché à la cour de Bourgogne et que c'était sans doute pour plaire à Philippe le Bon qu'il a mis les différents contes dans

¹ SAINÉAN, *Les sources de l'argot français*, 1912, t. I, p. 107.

² Edition publiée par T. Wright, Paris 1856, t. I, p. 172.

³ E. ALLISON PEERS, *The Authorship of Certain Prose Works Ascribed to Antoine de la Sale*, MP 14, 405-412. — C. KUNDSON, *Antoine de la Sale, le duc de Bourgogne et les Cent nouvelles nouvelles*, R 53, 365-373.

la bouche du duc et des familiers de sa maison. On ne peut donc pas dire que cet ouvrage s'adressât à un public populaire par excellence. Il n'en est pas moins considéré comme un joyau de l'ancienne littérature pour la naïveté naturelle de la langue et la simplicité du style. Notons, en outre, que le passé surcomposé figure dans un passage dialogué, qui représente sans doute un échantillon du français tel qu'il se parlait alors à la cour de Bourgogne.

Dans les exemples cités ci-dessus, le passé surcomposé s'emploie régulièrement dans une proposition subordonnée régie par une proposition principale dont le verbe est au passé composé. Seule la phrase extraite du *Mistère du Siège d'Orléans* fait exception, mais apparemment seulement, car ici aussi il existe un rapport étroit, temporellement le même que dans les autres exemples, entre la proposition renfermant le passé surcomposé et celle qui contient un passé composé. Le sens de ces deux vers est en effet: «quand vous *avez eu affirmé* votre bonne volonté, Dieu vous l'a accomplie». C'est dire que jusqu'ici nous voyons le passé surcomposé en corrélation avec le passé composé: *ay eu dit/a escondit* — *avez eu afermé/a consommé* — *a eu polu/ont volu* — *a eu pensé/a dit* — *ay eu trouvé/s'est daingné*. Mais au XV^e siècle déjà l'on trouve un emploi absolu du passé surcomposé où cette forme verbale exprime une nuance qui se précisera à la lumière de nombreux exemples de l'époque moderne et qui constitue probablement un usage secondaire, dérivé. Au XV^e siècle, ce passé surcomposé absolu se rencontre dans le *Mistère du Viel Testament*:

Tirer me fault, sur toute rien,
Devers sa mère Bersabée,
Luy prier que, sans demourée,
Devers Salomon se transporte,
Et tant luy prie, que donnée
Me soit Abisac pour consorte:
El *a eu* mon péré épousé,
Royne est et si a des amis;
Par quoy pourray estre posé,
Sans contredit, roy des Juifz¹.

Pére, j'en suis tant desplaisante
Et si fort je m'en desconforte
Que bref je voudroie estre morte.
Sept maris j'*ay euz* espousez,
L'un apres l'autre; or advisez
Se n'est point a moy grant courroux
De les avoir veuz mourir tous;
Certes j'en suis toute esperdue².

¹ *SATF*, 1878, t. IV, p. 283-284, chap. XXXVI, vers 33550-33559.

² *Ib.*, t. V, p. 89, chap. XL, vers 38703-38710.

Adonyas, qui ambitionne d'être roi des Juifs, aspire à la main d'Abisac afin de parvenir à cet honneur. Pourquoi dit-il *el a eu épousé* et non pas simplement *el a épousé*? Parce que le passé composé laisserait entendre qu'Abisac est présentement l'épouse de David, alors qu'à la vérité elle a perdu son mari depuis un certain temps lorsque Adonyas nous fait part, dans un monologue, de ses projets d'avenir. Et c'est à cette nuance de «autrefois» que répond ici le passé surcomposé. Il en est de même dans le second exemple: Sarra se plaint de ce que tous les hommes, dont elle a été successivement l'épouse, morts au moment de ses lamentations, ont rendu l'âme avant même que le mariage ne fût consommé. Si elle se contentait de dire *sept maris j'ay épousez*, on pourrait comprendre qu'elle est simultanément la femme de sept hommes différents, au moment où elle parle.

Que le passé surcomposé absolu apparaisse dans le *Mistère du Viel Testament* indique, comme on pouvait s'y attendre, que son emploi appartient avant tout à la langue populaire. C'est ce que suggère aussi sa présence dans un parler populaire de l'est, dans le dialecte messin:

Dont il auient plusour fois que en metant un mot pour un aultre, ou une lettre pour une aultre, ou une personne pour une aultre, ou un adiectif pour uns substantif, li sens et l'entendement de l'escripture est fauceiz et corrompus, et pervertie est l'intention dou saintc esperit, par queil inspiration et enseignement li sains prophetes, apostres, et euuangelistes *ont eut perleil* en saintes escriptures, et contient teile translation errour et heresie¹.

Cet exemple est beaucoup plus ancien que tous les passés surcomposés précédemment cités: il figure dans un manuscrit unique daté de 1365, dont le rédacteur et le copiste sont vraisemblablement une seule et même personne. Il est curieux que cet exemple du XIV^e siècle, d'origine dialectale, nous ramène une fois de plus dans l'est. Si l'on considère, en outre, que le passé surcomposé représente sans doute un emploi dérivé, qu'il implique donc une certaine vivacité de l'emploi primaire, on en vient à conclure que, dans les régions de l'est de la France, le passé surcomposé jouissait déjà au XIV^e siècle d'une vitalité appréciable, particulièrement dans la langue parlée et probablement avant tout dans la langue de nuance populaire.

Voici encore, au XV^e siècle, un exemple qui nous transporte au-delà de la limite sud-est du domaine de la langue d'oïl:

Et du gaigement ils *ont heu assignez* journée au mayre de Vaulengin².

¹ *Le psautier lorrain*, publié par F. Apfelstedt, Heilbronn 1881, prologue, p. 3.

² R. DE HOCHBERG, *Correspondance administrative*, 1483; Archives de l'Etat de Neuchâtel, cité par PIERREHUMBERT, *Dictionnaire du parler neuchâtelois et suisse romand*, p. 30, avoir, 8^o.

R. de Hochberg était un ressortissant de la République de Neuchâtel, qui était située comme aujourd'hui en territoire franco-provençal; c'est-à-dire que le parler local y était un patois composé d'éléments de langue d'oc et de langue d'oïl. Le passé surcomposé à sens particulier dans le français de Hochberg est-il dû à un emploi vivace de la construction spécialisée dans le patois neuchâtelois au XV^e siècle? Le manque de documents en dialecte franco-provençal de l'époque rend la question délicate, et il serait prématuré de vouloir y répondre dès maintenant.

Nos plus anciens textes semblent indiquer que l'emploi du passé surcomposé en général s'est d'abord établi en des points excentriques du domaine de la langue d'oïl, notamment dans les régions de l'est. Peut-on inférer de la répartition géographique de nos premiers passés surcomposés que les formes surcomposées se sont propagées à partir d'un foyer d'irradiation situé dans les provinces de l'est de la France? Il est préférable de réserver notre jugement et d'attendre de voir ce que nous enseigneront les formes surcomposées autres que le passé surcomposé; traçons tout d'abord le développement ultérieur du phénomène de la surcomposition. Il est possible que le rapprochement de nos plus anciens textes soit fortuit et qu'en réalité les formes surcomposées soient nées d'une façon indépendante en divers lieux à des époques différentes. Ainsi le dialecte provençal faisait déjà usage, lui aussi, du passé surcomposé à l'époque des premiers exemples français que nous avons cités: nous trouvons la période suivante, au XIV^e siècle, dans un mémoire présenté en 1398 au comte de Savoie par les Grimaldi de Beuil:

Item, apres ayszo mons. Loys *es agut retornat* a l'ostal de son frayre e sieu e anet a Monegue per algunas besognas que y avia a far, la Corna de Rogimont li a fach penre, e lo castellan de la Turbia an son nom, certa quantitat de bestian e de rouba...¹

Dix ans plus tard, en 1408, nous retrouvons le même emploi du passé surcomposé dans une réclamation adressée de Carmont aux syndics de Cvailon par Pierre du Prat pour son arrestation illégale:

Item dis mays lo dich Peyrat en la forma susdicha que de present cant el *es agut tornat* al pays de Provensa, al servize del Rey, el a mandat plusors lettras e messagiers als sindigues...²

A première vue, la forme *est eu retourné* paraît étrange. Mais cette combinaison de *être* et de *avoir* dans l'ordre inverse de celui auquel le français nous a habitués se rencontre ailleurs dans le provençal de l'époque, entre

¹ Publié par C. de Pierlas, *R* 22, 412.

² Publié par P. PANSIER dans son *Histoire de la langue provençale à Avignon du XII^e au XIX^e siècle*, Avignon 1924.

autres dans certaines formes composées de la voix passive: los areirages loschals nos *eran agucz bailatz* (1381); l'Almorna *es aguda facha* (1378); l'ostal que pueis *es agut vendut* (1378); la remission que li *es aguda facha* (1378)¹; *tornar* est un verbe neutre, ici; et son passé composé sera donc: *es tornat*, et, parallèlement à *es aguda facha*, par exemple, son passé surcomposé fera: *es agut tornat*. Nous avons donc affaire ici à notre premier exemple de passé surcomposé d'un verbe conjugué avec *être*, dont nous n'avons pas encore relevé le type dans les textes français. Cela s'explique facilement par le fait que les verbes conjugués avec *être* sont en nombre beaucoup plus petit que ceux qui prennent l'auxiliaire *avoir*.

Notons ici aussi que *être* a plus de diffusion en provençal qu'en français.

Remarquons que nos deux exemples provençaux de passé surcomposé figurent, eux aussi, dans des documents sans prétentions littéraires, comme il appert, entre autres, de l'emploi qui y est fait de constructions composées de la voix passive telles que *es aguda facha* que P. Pansier qualifie de «rars et peut-être fautives». Au demeurant, les formes surcomposées sont absentes de la poésie des troubadours.

Il est fort improbable que le passé surcomposé du provençal soit un emprunt au français de l'est, à une date aussi reculée où la construction surcomposée, vraisemblablement déjà très vivante dans la langue parlée, avait néanmoins encore à peine pénétré dans les textes. Afin de mieux éclairer la question, il est temps de nous demander maintenant quelle peut être l'origine formelle du passé surcomposé. Les formes surcomposées ont été très peu traitées jusqu'ici; à notre connaissance, seuls Foulet², Clédât³ et De Boer⁴ se sont occupés du problème de l'origine formelle du passé surcomposé. Rappelons d'abord les théories respectives de ces trois philologues:

Selon Foulet, le passé simple recule peu à peu, au moyen âge, devant deux rivaux: le passé composé et l'imparfait; des groupes de plus en plus étendus de la population remplacent volontiers le passé simple par le passé composé et, d'autre part, l'imparfait finit par être employé chaque fois qu'il s'agit de marquer un état, à l'exclusion du passé simple. Il s'ensuit une diminution d'influence et d'emploi du passé simple et l'on s'habitue à voir dans *il a eu* un équivalent commode de *il eut*. Celui qui s'était accoutumé à remplacer *il eut* par *il a eu* ne pouvait pas faire d'exception pour *il eut aimé* sous prétexte qu'il s'agissait d'un autre temps, et il en arrivait à dire *il a eu aimé* après avoir dit plus d'une fois avec beaucoup d'autres

¹ P. PANSIER, *op. cit.*, p. 58.

² *Le développement des formes surcomposées*, R 51, 203-252.

³ *Les tens composés et surcomposés*, RPFL 38, 33-47.

⁴ *Les temps composés du français*, RLiR 3, 283-295.

j'ai eu tort, à la place de *j'eus tort*, et il innovait ainsi sans même soupçonner son innovation. Le passé surcomposé serait donc une quatrième proportionnelle:

il eut tort = il a eu tort
il eut aimé = il a eu aimé

En conséquence, il serait né vers la fin de la période dite de l'ancien français, c'est-à-dire longtemps après que la langue française eut créé son système verbo-temporel réparti en formes simples et en formes composées.

A cette théorie, De Boer répond que le passé surcomposé n'est pas sorti du recul du passé simple, mais que le passé composé, subissant le sort auquel n'échappe à la longue aucun morphème syntaxique, s'est affaibli et a eu besoin d'un renforcement qu'il a trouvé dans le passé surcomposé. Le passé surcomposé serait donc sorti de l'affaiblissement du passé composé et il serait né, point important pour la question qui nous intéresse ici, plusieurs siècles après la formation des constructions composées, comme d'après la théorie de Foulet.

Les théories de Foulet et de De Boer, quoique opposées quant à la cause qui aurait provoqué la création du passé surcomposé, rendent toutes deux pareillement compte de l'apparition tardive de cette construction verbale. Clédat, en revanche, ne partage pas l'opinion d'une création particulière et postérieure du passé surcomposé. Il soutient la naissance simultanée de cette forme et du passé composé, dès le moment où le latin vulgaire eut assimilé, dans *habeo scriptas litteras*, *habeo scriptas* à *scripsi*. Si les formes surcomposées apparaissent beaucoup plus tard seulement dans les textes, ajoute-t-il, cela provient de ce qu'elles sont d'un emploi assez restreint et l'occasion de s'en servir surgit plutôt dans le langage courant que dans les textes littéraires.

Le passé surcomposé est-il réellement un tard-venu du système verbo-temporel français, ou est-il contemporain de la transformation du système verbo-temporel latin qui a abouti à la création des formes dites composées, auquel cas l'apparition tardive de la construction surcomposée dans les textes serait due à des causes étrangères au processus de la formation historique du système français? Nous avons dit que l'étude du passé surcomposé relève essentiellement de la notion de l'aspect¹. Cette distinction est également connue dans le système du verbe latin, qui possède un aspect indéterminé, *legere*, et un aspect déterminé, *perlegere*. Les différenciations qui participent de l'aspect sont généralement rendues, en latin, par l'emploi de préverbes. Mais l'action grammaticale du préverbe sur le verbe est une action illimitée, qui se prolonge facilement en une action sémantique,

¹ Cf. Introduction.

surtout dans les langues qui offrent peu de résistance à ladite tendance du préverbe¹. C'est ainsi qu'en latin, où le grand développement de la morphologie temporelle au moyen de flexions réduit le rôle du préverbe à la simple détermination², *occidere* a pris le sens de *tuer* sous lequel ne transparaît que faiblement la signification première de *battre jusqu'au bout* («caedere» — «frapper»). La tendance du préverbe à outrepasser ses effets grammaticaux a eu pour conséquence, dans les langues où elle n'a pu être contenue, de rejeter progressivement le préverbe en dehors du système de l'aspect, qui s'en est trouvé ébranlé et qu'il a fallu reconstruire avec de nouveaux éléments. C'est l'effort tendant à cette reconstruction qui a abouti, en français, à l'emploi généralisé des auxiliaires comme éléments régénérateurs de l'aspect, grâce auxquels le verbe français parvenu à la limite de sa capacité systématique, de sa tension (dans le participe passé), peut être repris en tension. Ce renouvellement analytique du verbe français donne lieu, entre autres, comme nous le savons³, à la formation et du passé composé et du passé surcomposé; les deux formes sont ainsi créées par la même opération de la langue. Le jour où le Français put dire *j'ai marché*, il fut aussi en état de dire *j'ai eu marché*. La création du passé surcomposé et des autres formes surcomposées est donc, à notre avis (conforme à celui de Clédât), contemporaine de celle des formes composées.

Il n'en reste pas moins que nos plus anciens passés surcomposés français apparaissent dans les textes du XV^e siècle seulement. Mais cette particularité chronologique n'infirme pas nécessairement notre conception de la création simultanée des passés composé et surcomposé. En effet, nous nous sommes rendu compte de la tendance du français du XV^e siècle à reléguer le passé surcomposé dans les textes dont la langue ressemble certainement à celle qui se parlait ou dans les textes sans recherche de forme littéraire. On infère de là, comme nous l'avons déjà laissé entendre, que l'apparition tardive du passé surcomposé dans les documents est due à la résistance du français écrit à son égard, résistance qui aurait été la plus forte en Ile de France, ce qui expliquerait le premier emploi de la forme surcomposée dans des textes qui ont vu le jour en des points excentriques du domaine de la langue d'oïl. Il se peut cependant que le français, tout en ayant disposé du passé surcomposé dès la formation initiale de son système verbo-temporel, n'ait pas eu à s'en servir avant plusieurs siècles parce que les conditions

¹ Cf. G. GUILLAUME, *Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe*, *Journal de Psychologie normale et pathologique*, XXX^e année, p. 355 à 372.

² En russe, par exemple, la langue demande au préverbe et de déterminer le verbe et de concourir à l'expression du temps.

³ Cf. Introduction.

qui nécessitent son emploi n'existaient pas encore. Nous avons vu, dans nos plus anciens exemples, que le passé surcomposé s'emploie normalement en corrélation avec le passé composé. Dans chacun d'eux, un rapport temporel déterminé s'établit entre l'action énoncée au passé surcomposé et celle qui est exprimée par la forme composée. Si nous remplacions le passé composé par le passé simple, nous substituerions à l'époque présente qu'indique le passé composé (celui-ci n'étant que l'aspect extensif du présent grammatical) l'époque passée que marque le passé simple; il nous faudrait alors suppléer le passé surcomposé, troisième forme d'époque présente, par le passé antérieur, forme d'époque passée, afin de maintenir l'unicité d'époque dans laquelle s'inscrit la relation unissant l'une et l'autre action. C'est dire que la valeur expressive du passé surcomposé relativement au passé composé est la même que celle du passé antérieur par rapport au passé simple. Nous voyons là le point de départ de la théorie de Foulet, selon laquelle le passé surcomposé est sorti du recul du passé simple, lequel a naturellement provoqué la décadence du passé antérieur. Il est évident que dès l'instant où le passé composé s'emploiera avec la valeur d'un synonyme du passé simple, sans apporter aucune nuance propre, comme dans le français de la conversation moderne, l'emploi du passé surcomposé sera très nécessaire; autrement dit, il est incontestable que le développement du passé surcomposé est favorisé dans une grande mesure par le recul du passé simple. Mais l'emploi actuel de la construction surcomposée n'a qu'une valeur relative pour l'étude diachronique de l'évolution du phénomène de la surcomposition. Ainsi, il est hors de doute que dans le provençal, où les passés simple et antérieur sont encore vivaces aujourd'hui, ces deux formes verbales étaient très usitées au XIV^e siècle, époque à laquelle le passé surcomposé y était pourtant déjà en usage. De plus, on pourrait dresser une liste considérable d'exemples de passé composé extraits de textes de vieux français dans lesquels le passé simple est la forme verbale la plus vivante de toutes. Le passé composé ne manquait donc pas d'être déjà employé dans une large mesure en ancien français avant le recul du passé simple; la vivacité de l'emploi de cette dernière forme durant ladite période ne semble donc pas être la cause unique de l'absence du passé surcomposé des textes datant de cette époque. Il est, à notre avis, un autre facteur qui motive, avant le recul du passé simple, la carence de la construction surcomposée dans les textes d'ancien français, à savoir que le passé simple, le passé composé et le présent sont employés concurremment dans la narration sans qu'on puisse le plus souvent relever entre ces trois formes verbales de différences appréciables:¹

¹ L. FOULET, *Petite Syntaxe de l'Ancien Français*, Paris 1919, p. 159 ss.

Dedenz une garderobe *entre*
 Ou une pucelete estoit
 Qui aus piez du lit se gisoit,
 Mes ele ne la *pot* veoir.
 El lit *s'est lessie* cheoir
 La chastelaine mout dolente;
 Iluec se *plaint* et se *demente*
 Et *dist*: «Ha! sire Dieus, merci»¹

La Grue si *crut* sa parolle:
 Sa teste et son col, comme folle,
 En la geule au Leu *a lancie*².

Quant a Ronme *nasqui* la bielle flour paree,
 Maint signe y *a paru* a ycelle journée,
 Car on *vî* sans plouvoir et queyr le nuee...³

Es landes de Bordele s'en *est* li dus *fuis*,
 Puis *furent* tel .VII. ans c'onques ne but de vin⁴.

Li lit *furent* apareillié, si *vont* jesir⁵.

Et il *est venus* a ses gens.
 Il en *trova* plus de .V.C.⁶

Comme il ressort des exemples ci-dessus, il règne en ancien français une grande indétermination de la fonction exacte des formes verbales⁷, si bien que tout se passe comme s'il n'existait pas de règles de relation dans l'expression des rapports temporels qui peuvent unir deux actions différentes. Ainsi, il ne semble pas importer à la pensée de maintenir les deux actions dans le champ temporel d'une époque unique, comme c'est le cas en français moderne, et l'on rencontre presque à chaque page des exemples comme ceux-ci:

Quant li cuens *ot* son estouvoir
Apareillié por son voiage,
 Il *a mandé* tot son barnage⁸.

Quant il *ot* trestoz *receüs*
 Ses sacremens, si *c'est teüs*⁹.

¹ *La châtelaine de Vergi*, publiée par G. Raynaud, *R* 21, v. 728-735.

² *Recueil général des Isopets*, publié par J. Bastin, *SATF*, 1929, t. I, p. 36, vers 17-19.

³ *Florence de Rome*, publiée par A. Wallensköld, *SATF*, 1909, p. 133, vers 55-57.

⁴ *Aiol*, *SATF*, 1877, p. 1, vers 17-18.

⁵ *La fille du comte de Pontieu*, *SATF*, 1923, p. 7.

⁶ *L'Escoufle*, publié par H. Michelant, *SATF*, 1894, vers 265-266.

⁷ Cf. K. VOSSLER, *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*, Heidelberg 1913, p. 73 ss. et p. 194 ss. — F. BRUNOT, *Histoire de la Langue Française*, Paris 1905, t. I, p. 240 ss.

⁸ *L'Escoufle*, vers 142-144.

⁹ *L'image du monde*, publiée par A. Hilka, Halle 1928, p. 49, v. 1759-1760.

Et li dus, quant il *ot mengié*
Et *lavé* et bien *festoïé*,
Si l'*est* tantost *alez veoir* . . .¹

Si tost com l'*out aperceüe*,
A la Soris s'*est agetee*².

Ou bien, lorsque l'unicité d'époque est conservée, elle l'est aux dépens de l'expression du rapport d'antériorité:

Quant a la pucele *a parlé*,
En une chambre l'*ont mené*
Por reposer quant lui plera³.

Quant il l'*a* par trestout *curé*,
Le sanc fegié d'entor *osté*,
Bien a *veu* que il garroit,
Au chief d'un mois tot sain seroit⁴.

Et quant Milles a bien ceste cose *escouttee*,
Dont *a* par fausseté *getté* unne rizee
Et *a dit* as barons: «Par la Vierge honnouree . . .»⁵

On peut se demander si le passé surcomposé a été omis, dans les trois derniers exemples, du fait de l'absence de règles de relation strictes ou par suite de l'aversion de la langue pour la construction surcomposée. Il est probable que ce sont les deux facteurs à la fois qui amènent le français écrit de l'époque à négliger l'expression de l'antériorité dans les phrases en question.

Dans la langue parlée, notamment dans celle de nuance populaire ou seulement familière, le second facteur était vraisemblablement sans importance. Or, si nous examinons la prose des XII^e et XIII^e siècles et les œuvres dramatiques contemporaines, qui, sans reproduire nécessairement toutes les particularités du langage parlé, ne peuvent cependant s'en écarter beaucoup, nous constatons que le premier facteur perd, lui aussi, beaucoup de son poids: le passé composé et le passé simple y ont la plupart du temps des fonctions bien distinctes; celui-ci s'emploie lorsqu'il s'agit de situer un fait dans le passé, en dehors de toute attache avec la réalité actuelle, celui-là pour exprimer une action commencée ou accomplie dans le passé, mais dont les conséquences durent encore⁶. Est-ce à dire que la langue

¹ *La châtelaine de Vergi*, p. 180, vers 519-521.

² *Isopets*, p. 44, vers 32-33.

³ *Lai inédit de Doon*, publié par G. Paris, *R* 8, 62, vers 103-105.

⁴ *Lai inédit de Tyolet*, *ib.*, p. 48, vers 571-574.

⁵ *Florence de Rome*, p. 201, vers 2151-2153.

⁶ Cette valeur expressive du passé composé est conforme à sa nature intime: il est un présent d'aspect extensif (cf. Introduction).

parlée de l'époque observait des règles de relation strictes? Selon Foulet¹, cette façon de voir se heurte à un obstacle. Une forme telle que *habeo scriptas* (litteras), dont est sortie la construction française *j'ai écrit*, avait en effet déjà en latin vulgaire le sens particulier assigné plus haut au passé composé. Or, la langue parlée actuelle a perdu le passé simple par suite de l'extension de l'emploi du passé composé. Mais avant que la disparition du passé simple ne fût complète, il exista longtemps une confusion des deux formes analogue à celle que nous avons observée dans la poésie des XII^e et XIII^e siècles. La langue littéraire aurait devancé sur ce point la langue parlée et aurait eu une influence sur l'évolution linguistique, contrairement à ce qu'on observe dans toute l'histoire du français: la langue écrite suit le développement de la langue parlée, mais ne le précède pas, ce qui amène Foulet à établir une distinction entre langue poétique et langue littéraire: «L'usage littéraire représente une tradition bien assise, acceptée par une élite cultivée; il ne reproduit pas la langue parlée de cette élite, mais au moins celle qu'elle voudrait parler: il évite les exagérations, les excentricités, les vulgarismes de certains individus du groupe ou même du groupe tout entier. L'usage poétique est à la fois plus libre et plus trouble; il puise de toute part, et il s'inquiète peu des moyens si le but est atteint; il crée facilement une technique et une tradition, mais cette tradition reste chose d'école et n'est soumise au contrôle d'aucun groupe social: elle admettra le néologisme et jusqu'au vulgarisme si elle peut en tirer un effet. Ainsi, sur plus d'un point, il peut y avoir opposition entre l'usage littéraire et l'usage poétique. Le premier nous offrira, à un moment donné, le modèle dans lequel la langue aimerait à se retrouver, le second peut à l'occasion nous renseigner de plus près sur quelques-unes des tendances véritables de cette langue. Nous croyons que quand l'auteur d'*Aucassin* écrit en prose, il se sert des temps des verbes comme on s'en servait dans la société cultivée de son époque, et que quand il écrit en vers, il étend le sens du passé indéfini comme on le faisait depuis quelque temps déjà dans des groupes peut-être plus vastes mais moins traditionalistes. Prosateur, il se pique d'écrire en homme du monde, poète, il prend son bien où il le trouve; dans le premier cas il ne veut choquer les habitudes linguistiques d'aucun de ses lecteurs, dans le deuxième, fort de l'exemple de ses devanciers de la chanson de geste ou de la poésie lyrique, il accueille hardiment un emploi anormal mais pittoresque². » La pensée de Foulet est que le poète puise son bien dans le parler des couches inférieures de la société de sorte que, selon ce philologue, l'emploi du passé simple et du passé composé dans

¹ *La disparition du prétérit*, R 46, 271–313.

² FOULET, *op. cit.*, p. 275.

la poésie des XII^e et XIII^e siècles représente précisément celui de la langue parlée populaire ou même familière, tandis que l'usage distinct des formes verbales de la prose et des œuvres dramatiques reproduit celui de la langue cultivée, de la langue littéraire. Les vues originales de Foulet sur les causes de la confusion des passés simple et composé dans la poésie et de leur distinction dans la prose et les œuvres dramatiques des XII^e et XIII^e siècles sont tentantes. Cependant, si on admet sans difficulté que la prose d'*Aucassin*, par exemple, est conforme aux usages de la langue cultivée de l'époque, on a plus de peine à croire que le français que parle, entre autres, un tavernier dans une œuvre comme le *Jeu de la Feuillée* y corresponde aussi. En outre, à côté de passages très délicats, on trouve dans le *Jeu de la Feuillée* des scènes populaires animées par des dialogues farcis de trivialités. On ne saurait affirmer que la langue se tient là encore au niveau du parler de l'élite de la société raffinée. Bien au contraire, ces scènes nous offrent des spécimens plus ou moins fidèles du langage propre aux cabarettiers, aux marchands, aux bourgeois d'alors.

Faut-il donc supposer qu'un phénomène d'évolution linguistique a pris une fois naissance, exceptionnellement, dans la langue cultivée et s'est propagé de là jusqu'au parler des couches inférieures de la société? Nous ne le croyons pas. Mais si nous convenons avec Foulet que l'usage poétique s'écarterait de l'usage littéraire, il nous semble que l'on peut résoudre la question de la confusion du passé simple et du passé composé dans la poésie des XII^e et XIII^e siècles en la maintenant dans le cadre du genre littéraire où elle se manifeste. L'emploi des dites formes verbales semble n'y obéir à aucune règle sinon à la recherche de la variété. Pourquoi ne pas admettre, alors, que c'est précisément cette recherche de la variété qui a amené l'usage poétique à recourir indifféremment au passé simple ou au passé composé, et à ériger ce procédé en une tradition qui caractérisât la poésie et la distinguât des autres genres littéraires? La poésie y soignait d'ailleurs un cachet d'originalité par contraste avec l'emploi distinct des deux constructions en prose, conformément au sentiment linguistique de l'époque? Nous observons un trait analogue en latin: la construction *habere* + *participle passé* s'y rencontre également, du temps de Plaute déjà¹. Elle y a toutefois le sens d'un présent simple, *habere* restant un verbe à valeur pleine et le sujet logique du participe pouvant être un autre que celui du verbe conjugué: «*ea verba, quae ex Hebraeo in Latinum non habemus expressa*» (saint Jérôme) ne signifie pas «les termes que nous n'avons pas traduits de l'hébreu en latin», mais «les termes dont nous n'avons pas de traduction de

¹ Cf. PH. THIELMANN, *Habere mit dem Part. Perf. Pass.*, *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, t. II, p. 372 ss. et p. 509 ss.

l'hébreu en latin». Ce n'est qu'au V^e ou au VI^e siècle que le latin vulgaire a assimilé *habeo scriptum* à *scripsi* dans son sens de parfait. Cependant nous trouvons déjà à l'époque classique de rares exemples où la construction composée se rapproche de la forme simple et — ce trait nous suggère ce qui a dû se passer dans la poésie du vieux français — ces rapprochements résultent presque toujours du désir de l'auteur de varier son style. Pur procédé de style dans la poésie des XII^e et XIII^e siècles, l'emploi indistinct du passé simple et du passé composé, en désaccord avec l'usage que dictait le sentiment linguistique, finit par tomber en désuétude; il disparaît peu à peu précisément à l'époque où la confusion des deux formes verbales commence à s'introduire d'abord dans la prose familière, se propageant à partir de la langue parlée où, depuis le début de la période dite du moyen français, une évolution indépendante de l'usage artificiel de la poésie élargissait de plus en plus le champ d'action du passé composé.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai qu'aux XII^e et XIII^e siècles le sentiment linguistique des Français attribuait des fonctions distinctes au passé simple et au passé composé et que l'emploi des temps obéissait à des règles de relation déterminées, nous avons une nouvelle raison de croire que le passé surcomposé s'entendait déjà dans la conversation en ancien français. Son absence des dialogues de personnages populaires dans les œuvres dramatiques de cette époque ne dément pas nécessairement notre conception. Durant la période où le passé simple jouissait encore de toute sa vitalité, en effet, le passé surcomposé devait être peu fréquent, en raison de la rareté des cas qui commandaient son emploi. Pour nous en rendre compte exactement, il nous faut acquérir une idée précise du besoin d'expression auquel la construction surcomposée satisfait. Ce ne sont de nouveau, sauf erreur, que Foulet, De Boer et Clédât qui se sont occupés de la question dans les articles précités. Commençons par résumer leurs théories:

Le passé composé, dit Foulet¹, est en puissance à la fois un prétérit et un parfait, ce qui entraîne une curieuse contradiction: prétérit, il renvoie à une action définitivement passée, parfait, il renvoie à une action dont les conséquences se font encore sentir. On lève la contradiction en mettant l'action dans un passé si rapproché que, toute terminée qu'elle soit, son retentissement sur le présent n'ait pas eu le temps de s'éteindre: dites *il a passé trois mois à la campagne*, sans plus, et tout le monde comprendra *il vient de passer trois mois à la campagne*. Si vous voulez reculer l'action dans le passé, il faudra ajouter une date: *il a passé trois mois à la campagne l'année dernière, il y a cinq ans*. Nous avons ici un incontestable prétérit, mais la nuance de parfait a disparu. C'est-à-dire que si le passé composé

¹ *Le développement des formes surcomposées*, p. 228-229.

devient un prétérit net, il n'est plus un parfait, et que s'il est indiscutablement un parfait, il cesse d'être un prétérit; donc, en emploi, il peut être l'un ou l'autre, mais pas les deux à la fois. C'est pour cette raison que l'on ne peut dire sans faire une sorte de violence à la langue: *dès que j'ai fini, je suis parti*. *Je suis parti* étant déterminé par une notation de temps impliquée dans la subordonnée, est un prétérit qui situe nettement l'action dans le passé. S'il suffisait de mettre également un prétérit dans la subordonnée, il n'y aurait aucune difficulté: *dès que j'ai fini* conviendrait très bien. Mais l'usage de la langue littéraire qui, elle, possède un vrai prétérit et pourtant ne l'emploie pas ici, nous fait voir qu'il y aurait là une erreur d'interprétation. On ne dit pas *dès que je finis, je partis*, mais *dès que j'eus fini, je partis*. La subordonnée doit marquer l'antériorité; par conséquent il faut qu'elle exprime à la fois un état présent et une action terminée; elle requiert une forme verbale qui unisse en même temps la première et la seconde idée, ce dont le passé composé n'est pas capable. Mais cette forme, nous la trouvons dans le passé surcomposé qui permet de maintenir à la fois l'idée de parfait et celle de prétérit en les fondant en une impression unique: *dès que j'ai eu fini, je suis parti*. Le besoin auquel répond le passé surcomposé est donc l'expression simultanée de l'idée de parfait et de celle de prétérit, c'est-à-dire d'éloignement dans le temps, expression devenue nécessaire dès le moment où le passé composé eut acquis la faculté d'être, en emploi, tantôt un parfait et tantôt un prétérit.

Comme nous venons de le voir, le passé surcomposé est appelé, selon Foulet, à suppléer le passé composé dans *dès que j'ai eu fini, je suis parti* parce qu'il ajoute, en emploi (et non pas seulement en puissance), à l'idée de parfait, nécessaire ici et que devrait exprimer la forme composée, celle d'un éloignement dans le temps. En d'autres termes, le passé surcomposé a l'avantage de marquer, outre l'idée de parfait, un recul dans le passé. Non pas, répond De Boer¹, le passé surcomposé ne marque pas recul dans le passé, il n'accentue jamais que les fonctions essentielles du passé composé. Celui-ci contient en effet deux éléments: l'idée de réalisation, c'est-à-dire de définitivement passé, et la nuance de passé subjectif, c'est-à-dire de temps du passé avec le présent comme point de départ. Le passé composé s'est affaibli, de sorte qu'on s'en sert aujourd'hui beaucoup plus facilement qu'autrefois lorsqu'on ne tient pas trop à marquer par la forme verbale la nuance qui le sépare du passé simple. Si l'on veut, au contraire, marquer nettement les caractéristiques qui lui sont propres, on aura tendance à remédier à son affaiblissement en recourant à une forme de passé composé renforcé, qui est précisément le passé surcomposé. On aura plutôt

¹ *Op. cit.*, p. 284-287.

besoin, désormais, d'accentuer l'élément «réalisation» que l'élément «subjectivité», du fait que la langue continue à posséder, après la perte du passé simple, un autre temps du passé objectif, l'imparfait. Et De Boer conclut: «le passé surcomposé est un parfait, avec accentuation de l'idée 'réalisation définitive', ce qui est tout autre chose que 'recul dans le passé'. Il sert donc à renforcer le passé indéfini. Il se distingue nettement du passé défini, par son caractère très accusé de temps subjectif.» Le besoin auquel répond le passé surcomposé est donc l'expression fortement marquée de la réalisation définitive d'une action, de son caractère d'action définitivement passée. Mais si De Boer nous dit: «A propos de *'Dès que je l'ai eu appelé...'* (Foulet) y voit une action nettement achevée avant qu'une autre eût commencé.» D'accord. Mais où est le recul dans le passé? Il y a même une phrase où il s'agit d'une aventure «qui vient d'arriver à quelqu'un» à savoir: «quand le jour a été venu, j'ai été longtemps à faire mes plaintes»¹, nous lui demanderons avec le même droit: la venue du jour est-elle vraiment une action passée, «bien passée» et «définitivement passée»?

A y regarder de près, l'opposition entre les deux théories est en somme plus apparente que réelle. De Boer affirme que c'est avant tout l'idée de réalisation, affaiblie dans le passé composé, qui retrouve toute sa force dans le passé surcomposé; Foulet soutient que dans *dès que j'ai eu fini, je suis parti* le passé surcomposé réintroduit l'idée de prétérit que le passé composé, dans cette position, devrait abandonner en faveur de l'idée de parfait. N'est-ce pas dire que le passé surcomposé renforce l'élément prétérit? N'y a-t-il pas là un trait commun qui rapproche les deux théories? Ce rapprochement ne sera-t-il pas encore plus sensible si l'on se rappelle que De Boer entend par «idée de réalisation» une idée de définitivement passé et que Foulet dit du prétérit qu'il renvoie à une action définitivement passée? De plus, le passé surcomposé est devenu nécessaire, d'après Foulet, le jour où le passé composé eut adjoint, en puissance, à son sens de parfait celui de prétérit, c'est-à-dire lorsque le passé simple commença à céder du terrain au passé composé; pour De Boer le passé surcomposé est devenu nécessaire consécutivement à l'affaiblissement du passé composé. Et quel a été l'un des facteurs capitaux de cet affaiblissement, selon De Boer? C'est la disparition du passé simple!

Clédat reprend l'idée de Foulet selon laquelle le passé surcomposé marque un recul dans le passé, mais il ne l'applique qu'à la forme surcomposée employée sans corrélation avec le passé composé et que nous avons appelée passé surcomposé absolu. Employée par rapport au passé composé, la construction surcomposée marque l'antériorité sans plus. Enfin, Clédat

¹ CH. SOREL, *Francion*, édition Colombey, 1909, p. 522.

distingue une troisième « utilisation » du passé surcomposé (dont nous n'avons pas trouvé d'exemple en moyen français avant le XVI^e siècle): son emploi dans une proposition indépendante renfermant une locution circonstancielle ou un adverbe de manière ou de temps *il a eu vite dîné*, où la forme surcomposée concourt à l'expression de la rapidité de l'action. Le passé surcomposé répond donc, selon Clédat, à trois besoins d'expression distincts: 1^o précision des relations temporelles des actions entre elles; 2^o expression de la rapidité de l'action; 3^o recul dans le temps.

Quelles que soient leurs divergences, réelles ou apparentes, les théories de Foulet et de De Boer s'accordent entièrement sur un point: la création du passé surcomposé est une conséquence du recul du passé simple. C'est-à-dire que les cas qui commandaient l'emploi du passé surcomposé en ancien français, alors que le passé simple se maintenait encore sur le pied d'égalité avec les autres formes verbales, étaient extrêmement rares, et qu'en somme la construction surcomposée n'existait pas encore. Pour Clédat, selon qui le passé composé eut dès l'origine sa double valeur actuelle, le passé surcomposé, dans son emploi le plus fréquent, apparaissait déjà dans la langue parlée chaque fois qu'il s'agissait d'exprimer l'antériorité d'une action relativement à une autre action énoncée au passé composé.

Nous croyons avec Clédat que c'est bien l'idée d'antériorité sans plus que marque le passé surcomposé employé en corrélation avec le passé composé, idée que Foulet dégage d'ailleurs lui-même de la phrase *dès que je l'ai eu appelé, il a répondu* et qui ressort nettement de l'examen des premiers exemples que nous avons cités. La fonction de l'expression de l'antériorité résulte de la nature même de l'aspect bi-extensif. Dans *j'ai écrit* l'idée exprimée par *j'écris* est perçue dépassée; *j'ai écrit* nous transporte donc dans la séquelle de l'action *écrire*; cette séquelle n'ayant pas de valeur sémantique propre, elle se réduit à un simple point d'observation d'où l'action est vue comme accomplie antérieurement; donc *j'ai écrit* marque priorité dans le temps de l'action *écrire* par rapport à *j'ai écrit*. Dans *j'ai eu écrit* c'est l'idée exprimée par *j'ai écrit* qui est perçue dépassée; *j'ai eu écrit* nous transporte dans la subséquence de la séquelle de l'action *écrire*; c'est-à-dire que le point d'observation étant conçu par l'observateur comme repère dans le présent (l'instant de l'observation) *j'ai eu écrit* marque priorité dans le temps de l'action *écrire* par rapport à *j'ai écrit*. Nous voyons donc que le passage du passé composé au passé surcomposé *dès que j'ai eu écrit ma lettre, je l'ai cachetée* sert, comme celui du présent au passé composé *dès que j'ai écrit ma lettre, je la cache*, à marquer le rapport chronologique d'antériorité unissant la première à la seconde action. C'est ce que M. Guillaume appelle la chronologie par changement d'aspect ou chronologie en profondeur, grâce à laquelle la pensée peut opérer sans avoir à

changer d'époque: «A la chronologie en surface¹ qui déroule à nos yeux des époques successives: passé, présent, futur, l'aspect bi-extensif, aidé de l'aspect extensif, qui a déjà accompli le premier pas dans cette voie, substitue la chronologie par changement d'aspect ou chronologie en profondeur. La chronologie en surface se marque dans le temps 'in esse', la chronologie en profondeur dans le temps 'in posse' et c'est son résultat qui est porté dans le temps 'in esse'. Voici des exemples: *Dès qu'il a déjeuné, il s'en va*. Dans cette phrase, *a déjeuné* exprime une action passée et *s'en va* une action présente. En surface, pour exprimer ce rapport, il faudrait changer d'époque et dire, à supposer que ce fût possible: *Dès qu'il déjeuna, il s'en va*. Mais, ce n'est pas ainsi que la pensée opère, car il importe beaucoup pour elle de pouvoir concentrer toutes les relations qu'elle veut mettre en lumière dans le champ étroit, et conséquemment d'époque unique, de la conscience actuelle. Aussi exprime-t-on l'antériorité de *déjeuner* par rapport à *s'en aller* à l'aide d'un changement d'aspect, ce qui permet de ne pas changer d'époque et d'exprimer le passé sans quitter du regard le présent. Soit maintenant la phrase avec parfait surcomposé: *Dès qu'il a eu déjeuné, il s'en est allé*. Les mêmes conditions s'y retrouvent. D'une part une action passée *s'en est allé* qui, quoique passée, s'exprime, grâce à l'aspect, au présent, et d'autre part une action passée *avoir déjeuné* qui est antérieure à la première. Il s'agit d'exprimer cette antériorité sans avoir à changer d'époque, c'est-à-dire sans quitter le présent. On y réussit en faisant appel à l'aspect bi-extensif, qui à la chronologie en surface qu'exprimeraient les temps (présent, imparfait, passé simple, futur) substitue la chronologie en profondeur qu'exprime l'aspect. Autrement dit, au lieu de marquer la chronologie en rangeant les images verbales l'une à côté de l'autre sur la ligne du temps 'in esse', on indique cette chronologie en les disposant en profondeur l'une sous l'autre sur une ligne qui recoupe le temps 'in esse' en un point unique, le présent.» Dans cette disposition en profondeur, l'aspect tensif occupe une position de premier plan, l'aspect extensif de second plan et l'aspect bi-extensif de troisième.

On voit pourquoi Foulet dit que le passé surcomposé marque le «recul dans le passé»: l'action exprimée par la forme surcomposée est forcément plus ancienne que celle qu'indique le passé composé. Mais l'expression «recul dans le passé» n'est pas très heureusement choisie, car la différence d'ancienneté de l'une et de l'autre action peut se réduire à fort peu de chose, comme dans la phrase susmentionnée *dès que j'ai eu écrit ma lettre, je l'ai cachetée*. Si du reste Foulet a choisi ladite expression, c'est qu'il a voulu qu'elle convînt au passé surcomposé aussi bien lorsqu'il s'emploie

¹ *Temps et Verbe*, p. 22-24.

absolument que lorsqu'il s'emploie en corrélation avec le passé composé. C'est pour la même raison que De Boer, qui fait justement remarquer que dans bien des cas la construction surcomposée ne marque pas le recul dans le passé, dit que le passé surcomposé accentue l'idée de « définitivement passé », idée que nous chercherions vainement dans la phrase imaginée *ad hoc* ci-dessus. Nous partageons ici encore l'avis de Clédat, selon qui il faut faire une distinction entre la nuance exprimée par le passé surcomposé dans la subordonnée temporelle et celle qu'il exprime dans une phrase telle que *sept maris j'ai eu épousés*. Quant à son emploi avec une locution circonstancielle de temps ou de manière, nous y reviendrons lorsque nos textes ultérieurs nous en auront fourni des exemples.

Par contre, les textes de prose et les œuvres dramatiques des XII^e et XIII^e siècles, qui, comme nous l'avons vu, peuvent seuls fournir des indications exactes sur l'emploi des temps en ancien français, contredisent l'opinion de Clédat d'après laquelle le passé composé a rempli de tout temps et la fonction d'un prétérit et celle d'un parfait. C'est bien pourquoi lorsque dans la langue qui observait des règles de relation strictes le passé simple et le passé composé avaient chacun un champ d'action distinct, les cas qui nécessitaient l'emploi du passé surcomposé devaient être fort rares: d'une part, la nature du parfait est en principe rebelle à une précision de temps, et d'autre part, dans *dès que j'ai eu fini, je suis parti*, par exemple, la principale est automatiquement déterminée par la notation de temps impliquée dans la subordonnée. Mais on peut considérer la nature du passé composé dans son sens originel sous un jour moins exclusif. Nous savons que le passé composé est identique au présent quant à son temps extériorisé et qu'il se distingue de celui-ci par l'aspect, le présent éveillant dans l'esprit l'image du déroulement actuel de l'action, le passé composé celle du déroulement actuel de la séquelle de cette action. Grâce à cette identité du temps extériorisé, l'action énoncée au passé composé bien qu'étant perçue comme appartenant au passé est vue néanmoins du présent; autrement dit, le passé dans lequel s'inscrit ladite action est saisi dans sa liaison conséquentielle avec le présent, la conséquence, c'est-à-dire la situation qui résulte de la cessation de l'action, se situant dans le présent. Ainsi conçu, le passé composé peut s'employer corrélativement avec le passé surcomposé chaque fois qu'il s'agit de faire ressortir la portée de l'action sur le présent et qu'il importe en même temps d'indiquer que cette action est en relation avec une autre action antérieure, sans que cet emploi implique pour autant que le passé composé soit un simple synonyme du passé simple. Dans l'exemple extrait des *Cent Nouvelles Nouvelles*, la jeune fille interrogée fait allusion à la prétendue désobéissance d'un chien auquel elle vient d'intimer l'ordre de se lever et d'entrer dans la chambre de la reine. L'emploi du passé

simple serait-il possible? Au lieu de *quand je l'ai eu trouvé, il n'a pas daigné se lever* pourrait-on dire *quand je l'eus trouvé, il ne daigna pas se lever*? Ce n'est guère probable, car le passé simple sous-entendrait que le fait rapporté par la jeune fille est sans lien avec le moment de la parole; mais ce n'est pas le cas, puisque la locutrice accuse faussement le chien pour s'excuser de sa mauvaise humeur, conséquence sensible dans le présent de la prétendue désobéissance du chien. La même observation s'impose à propos de l'exemple extrait du *Mistère du Siège d'Orléans*: Dieu a « consommé » le bon vouloir des Orléanais en délivrant leur ville. Si l'on formulait *quand vous eûtes affirmé votre bon vouloir, Dieu vous le consumma*, la délivrance de la ville se présenterait comme un fait historique enfoncé dans un passé dont le locuteur s'est complètement détaché. Au contraire, la ville exulte encore, les Anglais abhorrés ayant enfin été chassés par la Pucelle. On ne peut pas même dire que l'exemple émanant du *Mistère du Viel Testament* présente un passé composé à sens de prétérit pur. En effet, Seth dit: Dieu ne m'a pas éconduit, et il sous-entend: en conséquence de la bienveillance divine, je vous apporte maintenant ce que vous désirez. Par contre, les deux autres exemples du XV^e siècle, notamment celui que nous devons à la plume de Jean Rabustel, montrent des passés composés qui sont incontestablement des prétérits; la déposition de l'accusé n'a pas de lien précis avec le présent du procureur-syndic, et deux siècles plus tôt la phrase aurait été vraisemblablement formulée ainsi: *et quand il eut pensé, il dit*.

Le passé surcomposé, quoique peu employé tant que le passé composé ne fût pas devenu un prétérit pur, s'entendait donc vraisemblablement dans la langue parlée de l'ancien français lorsque le locuteur, ayant à exprimer l'antériorité d'une action par rapport à une autre action déjà accomplie, tenait en même temps à souligner l'actualité des faits passés qu'il rapportait. En outre, le passé surcomposé devait aussi venir sur les lèvres du sujet lorsque celui-ci voulait à la fois faire ressortir l'actualité d'un fait passé et certaines circonstances relatives à l'achèvement de ce fait: *il a eu fini de bonne heure aujourd'hui*. A ces cas s'ajoutaient ceux où le passé surcomposé s'employait absolument. Mais cet emploi étant secondaire, il se limitait sans doute à certaines contrées de la France, comme nous le verrons par la suite. En poésie, par contre, le passé surcomposé ne pouvait guère être en usage puisque ce genre littéraire ne connaissait pas de règles de relation strictes. La prose, plus près de la langue parlée que la poésie et dont l'emploi des temps se rapprochait de celui qu'on observait dans la conversation devait être plus accueillante à la construction surcomposée, non sans marquer, vraisemblablement, une certaine réserve à son égard, la forme en question ayant sans doute appartenu avant tout à la langue de la conversation familière et même surtout populaire. Dès la période dite du moyen

français, à partir de laquelle le passé composé commença à s'employer, d'abord dans la langue parlée, comme un synonyme du passé simple, le passé surcomposé dut s'entendre beaucoup plus fréquemment dans la conversation et prendre de plus en plus de vigueur jusqu'à ce qu'il finît, au XVI^e siècle, par frapper l'attention de ceux qui s'intéressèrent alors à la langue et qui observèrent l'usage de leurs contemporains¹.

Si nous passons du passé surcomposé au plus-que-parfait surcomposé, nous constatons que nos premiers exemples apparaissent dans des textes de quelque cent cinquante ans plus anciens que ceux qui nous ont fourni nos premiers passés surcomposés français. On lit, en effet, la phrase suivante à la page 3 du *Lancelot del Lac*², roman en prose du XIII^e siècle:

Lors recomança a guerroier lo roi Ban de Benoyc, por ce qu'a lui marchissoit et por ce que hom avoit esté Aramont, par cui il *avoit sa terre eüe perdue* si longuement, et que molt li avoit neü tant con il avoit esté au desouz.

Nous avons ici un plus-que-parfait surcomposé employé sans corrélation avec le plus-que-parfait et qui correspond, dans l'époque passée, au passé surcomposé dans *sept maris j'ai eu épousés*, par exemple. La nuance qu'exprime ce plus-que-parfait surcomposé est nette: supprimez de cette construction le participe du verbe *avoir* et dites *il avoit sa terre perdue*; en faisant d'abord abstraction de l'adverbe qui l'accompagne, on comprendra que le roi Ban de Benoyc était encore dépossédé de son royaume au moment où il entreprit la guerre. *Il avoit sa terre perdue* nous place dans la durée indéterminée du passé consécutif à la perte du royaume. «L'imparfait placé devant l'auxiliaire estompe les contours, un état antérieur se prolonge dans un état plus récent sans qu'on puisse apercevoir aucune ligne de démarcation»³. Réintroduisons le participe du verbe *avoir*, et immédiatement la coupure devient nette: *il avoit sa terre eüe perdue* signifie clairement que l'état antérieur durant lequel Ban de Benoyc était un roi sans terres a pris fin et que le monarque a recouvré ses droits légitimes. Ici encore la construction surcomposée exprime une nuance de «autrefois»: le roi Ban de Benoyc avait perdu sa terre autrefois, mais il l'avait reconquise à l'époque dont parle l'auteur. On peut aussi dire avec De Boer que le plus-que-parfait surcomposé marque que cet état antérieur est définitivement passé, qu'il appartient à un passé révolu. Mais la différence entre cette nuance-ci et celle de «autrefois» n'est pas aussi sensible que le pense De Boer. En effet, nous n'entendons pas prendre l'adverbe

¹ Cf. p. 45 ss.

² Publié par G. Bräuner, Marburg 1911.

³ FOULET, *R* 51, 212.

dans son sens littéral et dire par là que l'état exprimé par la construction surcomposée a existé dans un temps très éloigné de l'époque dont on parle; nous voulons seulement signifier que c'est un temps qui n'est plus quand se produisent les autres événements que relate l'auteur. Notons que l'adverbe «longuement» éviterait une confusion de sens même si la phrase avait été formulée avec le plus-que-parfait tout court. On constatera même souvent, sans que nous le signalions expressément, que l'idée exprimée par la construction surcomposée est soulignée superfétativement par un adverbe.

Les autres exemples, au nombre de trois, également des plus-que-parfaits surcomposés employés sans corrélation avec le plus-que-parfait, datent du dernier quart du XIII^e siècle et proviennent tous du *Livre d'Artus*:

& li .XV. mes fu Adragains li Bruns qui tant fu puis de bone uie quil en deguerpi cheualerie que tant ior *auoit eu ame*¹.

C'est encore la même nuance de «autrefois» qu'exprime ici le plus-que-parfait surcomposé: il quitta la chevalerie qu'il avait si longtemps aimée, mais qu'il n'aimait plus quand il l'abandonna. Cette nuance est très nette dans le passage suivant:

& lors alerent apres mengier esbanoier par le iardin qui laienz estoit derrieres la tor molt biaux & uindrent a un perron ou maint cheualier & maint uallet *sestoient eu essaie* mainte foiz mes onques leuer nu porent ne tant ne quant².

Un simple plus-que-parfait risquerait de faire comprendre au lecteur que les chevaliers venaient de s'essayer à soulever le bloc de pierre, tandis que la construction surcomposée indique nettement qu'il est question des essais que firent de nombreux chevaliers dans un passé plus ou moins lointain mais qui n'est, en tout cas, plus actuel à l'époque dont parle l'auteur. Le troisième exemple émanant du *Livre d'Artus* nous montre que l'interprétation ci-dessus est juste:

& Leonces lor conta toute lauenture coment li rois Bohorz lauoit deserite. nonques nen uolst riens laisser por luj & que il sen aloit a Claudas. & cil en furent molt dolenz car maint ior *sestoient entrame eu* & compaignon auoient este assez ensemble.³

Ici, c'est en effet l'auteur lui-même qui nous donne l'interprétation de la construction surcomposée: employant quelques lignes plus haut un simple plus-que-parfait en parlant de la même amitié, il précise le sens de la forme verbale par l'adjonction de l'adverbe «jadis»: & *Urfins li demanda que estoit deuenuz ses amis & ses compainz que tant iadis auoit ame Phariens*.

¹ H. O. SOMMER, *The Vulgate Version of The Arthurian Romances*, Washington 1913, vol. VII, p. 242.

² *Ib.*, p. 310. ³ *Ib.*, p. 129.

On remarquera que les deux derniers exemples offrent des plus-que-parfaits surcomposés de verbes pronominaux conjugués régulièrement avec *être*. La combinaison des deux auxiliaires qui fait précéder *être* nous semble étrange à première vue, mais nous constaterons que la forme *ils s'étaient eu essayé* représente le type normal des constructions surcomposées de verbes pronominaux¹.

La nuance exprimée par les plus-que-parfaits surcomposés dans les passages précités aurait pu être rendue pareillement ou à peu près par le passé antérieur, à l'époque de la rédaction des textes dont sont extraits nos exemples. Dans la langue du XIII^e siècle, l'imparfait et le passé simple paraissent en effet également justifiés pour indiquer des qualités durables d'un individu, des états durables des choses ou encore une disposition passagère des individus, assez durable pourtant pour servir d'arrière-plan à une série d'actions successives². De même, le plus-que-parfait et le passé antérieur peuvent être considérés comme équivalents; bien plus, le passé simple s'emploie souvent où nous mettrions le plus-que-parfait. Dans la proposition *par cui il avoit sa terre eue perdue*, la langue du XIII^e siècle aurait donc facilement pu remplacer *il avoit eu* par *il ot* et dire: *par cui il ot sa terre perdue*. Les autres propositions auraient pu être modifiées avec autant de facilité en: *cheualerie que tant ior ot ame, maint chevalier et maint uallet se furent essaie, car maint ior se furent entrame*. Mais ici aussi la confusion de l'imparfait et du passé simple d'une part, du plus-que-parfait et du passé antérieur d'autre part semble être propre à la poésie, tandis que dans la prose de l'époque ces formes verbales se distinguent généralement quant à leur sens précis comme l'enseigne, entre autres, l'examen de la langue du *Lancelot del Lac*. Aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver nos plus anciens plus-que-parfaits surcomposés dans des textes de prose plutôt que dans la poésie, car la prose est évidemment plus proche du français parlé que les vers. Nous inclinons donc à croire, comme en ce qui concerne le passé surcomposé, que le plus-que-parfait surcomposé était, dès le XIII^e siècle, plus employé dans la langue parlée que ne le laisse paraître la rareté de nos exemples écrits.

On pourrait s'étonner que les textes fournissent des exemples de plus-que-parfait surcomposé longtemps avant d'en offrir du passé surcomposé, et se demander si le plus-que-parfait surcomposé est l'ancêtre de toutes les autres formes surcomposées. Mais de même que *j'ai eu écrit* et *j'ai écrit* sont selon nous des constructions du système verbo-temporel français de formation simultanée, *j'avais eu écrit* et *j'avais écrit* ont dû entrer en même temps

¹ Cf. p. 165-166.

² Cf. FOULET, *Petite Syntaxe de l'Ancien Français*, p. 162 ss.

parmi les possibilités du système. Or, il est certain que *j'ai écrit* et *j'avais écrit* sont aussi anciens l'un que l'autre; parallèlement *j'ai eu écrit* et *j'avais eu écrit* auront été créés à la même époque, et, vu le nombre infime tant des plus-que-parfaits que des passés surcomposés avant le XVI^e siècle, nous interprétons l'apparition antérieure de ceux-là comme un hasard imputable à la rareté des attestations¹.

Nos premiers plus-que-parfaits surcomposés sont des formes employées pour l'expression d'une nuance spéciale de passé; nous avons donc affaire à l'emploi secondaire de ces constructions, emploi dont nous avons dit qu'il se limitait probablement à des régions circonscrites. Quelle est donc la contrée d'origine des textes où nous avons relevé lesdites constructions? On ne sait rien de l'auteur du *Lancelot del Lac*, mais la langue de ce roman a été étudiée par H. Bubinger², qui a réussi à la localiser avec beaucoup de précision: c'est une fois de plus dans l'est de la France que nous mène un texte qui nous a fourni une forme surcomposée; la langue du *Lancelot del Lac* appartient au dialecte champenois, et plus particulièrement au parler du nord-est de la Champagne. D'autre part bien que l'on n'ait pas encore déterminé avec certitude où le *Livre d'Artus* a été écrit, «on peut conjecturer toutefois que le dialecte de l'auteur – ou du copiste, si les deux n'appartiennent pas à la même localité – doit être cherché dans les provinces de l'est de la France»³. Nos plus anciens plus-que-parfaits surcomposés ne permettent cependant pas d'affirmer que toutes les formes surcomposées se sont répandues à travers le domaine de la langue d'oïl à partir des provinces de l'est; ils indiquent seulement que ces régions connaissaient, déjà au XIII^e siècle, l'emploi des constructions surcomposées spécialisées à l'expression d'une nuance particulière de passé et ils confirment les premiers résultats de l'étude du passé surcomposé, selon lesquels les formes surcomposées en général y ont joui, à l'origine, d'une plus grande faveur qu'ailleurs. Remarquons à ce propos que les Romans de la Table Ronde constituaient une littérature à laquelle s'intéressaient particulièrement les gens de qualité, ce qui tend à montrer, comme nous l'avons déjà laissé entendre, que les formes surcomposées n'étaient pas uniquement confinées, dans les régions considérées présentement, au parler des couches inférieures de la société.

En moyen français, nous retrouvons le plus-que-parfait surcomposé, au XV^e siècle, dans les Mémoires de Pierre de Fenin. Il s'agit encore de la

¹ Il faut considérer à ce sujet que nos textes du XIV^e siècle ne nous ont pas rapporté de plus-que-parfait surcomposé et que, n'étaient les quatre exemples du XIII^e siècle, l'apparition du plus-que-parfait surcomposé dans les textes serait postérieure à celle du passé surcomposé.

² *Der altfranzösische Prosaroman von Lancelot del Lac*, Marburg 1912.

³ FOULET, *R* 51, 241.

construction employée pour l'expression de cette nuance spéciale de passé sur l'essence de laquelle il ne peut subsister de doute après examen de l'exemple suivant:

Quant il fut là venu, le duc Anthoine de Brabant, qui *avoit eu espousé* en premières nocces la fille du conte Valeran, baila au conte Valeran le gouvernement de la duchié de Luxembourg, qui estoit à luy de par sa seconde femme¹.

L'auteur (ou le copiste du manuscrit de Tieulaine) nous dit lui-même clairement qu'à l'époque des événements qu'il rapporte la fille du comte de Valeran était morte, c'est-à-dire que le duc Anthoine de Brabant qui l'avait épousée n'était plus alors son mari. La nuance exprimée par le plus-que-parfait surcomposé est évidente: il désigne un état qui n'était plus quand se produisirent les autres faits dont le mémorialiste nous entretient. Dans le second exemple, la nuance — toujours la même — marquée par la construction surcomposée est soulignée par un adverbe de temps:

Après ceste feste faite à Paris, comme dit est, le duc Phelipes s'en alla en son pays de Bourgoingne, et là prinst à femme la ducesse de Nevers, qui *avoit eu paravant espousé* le duc de Nevers, oncle audit Phelipe et frère au duc Jehan de Bourgoingne².

Voici encore un troisième exemple, où l'auteur a savamment mis à profit la nuance exprimée par le plus-que-parfait surcomposé:

En l'an mil quatre cens vingt-quatre, commencha grant guerre en païs de Hainaut, pour ce que la ducesse de Hainau, nommée Jaqueline, laquelle estoit fille au duc Guillaume de Hainau, oncle au duc Phelipe de Bourgoingne, et si estoit fille de la seur au duc Jehan de Bourgoingne, et par ce estoit cousine germaine deux fois au duc Phelipe lors vivant, et avoit icelle ducesse Jaqueline espousé le duc Jehan de Brabant, cousin germain au duc Phelipe, et enparavant *avoit eu espousé* le conte de Pontieu, filz au roy Charles-le-bien-Amé, et frère aîné au roy Charles qui lors estoit vivant; mais non obstant que pour lors elle eust espousé le duc Jehan de Brabant, si fut-elle fourtraite du païs de Hainau par le sire Robesart, et menée en Engleterre devers le duc de Glocestre, frère au duc de Bethefort, régent; et là espousa ladite dame Jaqueline le duc de Glocestre³.

«Ainsi cette vaillante dame épousa le duc de Glocester, à un moment où elle avait épousé un mari encore vivant et avait eu épousé un mari déjà mort»⁴, la nuance qui sépare le plus-que-parfait du plus-que-parfait surcomposé est manifeste: lorsqu'elle épousa le duc de Glocester, la duchesse Jacqueline était encore en état de mariage avec le duc Jehan de Brabant,

¹ *Mémoires comprenant le récit des événements qui se sont passés en France et en Bourgogne sous les règnes de Charles VI et Charles VII*, publiés par Mlle Dupont, Paris, édition Jules Renouard, 1837, p. 54-55.

² *Ib.*, p. 225-226. ³ *Ib.*, p. 227-228. ⁴ FOULET, *R* 51, 214.

tandis qu'elle ne l'était plus avec le comte de Ponthieu. Ici encore l'adverbe «enparavant» souligne l'idée exprimée par le surcomposé. De Boer écrit à propos de ce passage: «... c'est le mot 'enparavant' qui souligne ici l'antériorité, le recul dans le passé. Le passé surcomposé ne fait, au fond, que souligner le caractère de ce plus-que-parfait ... très plus-que-parfait. L'auteur aurait pu renforcer aussi son premier plus-que-parfait. Cela n'aurait pas plus fait reculer dans le passé le mariage avec Jehan de Brabant, mais aurait, là aussi, affirmé fortement le fait que ces mariages appartiennent définitivement au passé. M. Foulet dit lui-même que la forme surcomposée 'reporte le mariage dans un passé lointain, en tout cas clos'. Cette dernière restriction nous semble très juste, et essentielle»¹. Nous convenons que le premier mariage n'est pas forcément reporté dans un passé lointain², mais cela mis à part, De Boer ne dit guère autre chose que Foulet: en effet, où est la différence entre l'assertion que le premier mariage appartient à un passé clos et l'affirmation qu'il appartient définitivement au passé? Par contre, nous ne croyons pas que «l'auteur aurait pu renforcer aussi son premier plus-que-parfait», car le second mariage n'était nullement définitivement passé, l'état matrimonial durant encore lors des épousailles de la duchesse Jacqueline et du duc de Glocester.

On ignore tout de Pierre de Fenin, hormis qu'il appartenait à une famille d'antique noblesse d'Arras et qu'il mourut en 1506 dans cette ville. Certaines particularités chronologiques de ses Mémoires permettent de conjecturer qu'elles ont été composées à une date probablement postérieure à 1444 et en tout cas pas avant l'année 1440. L'œuvre de Pierre de Fenin se recommande davantage par le fond que par la forme; les lourdeurs, les répétitions y sont fréquentes et l'on pourrait imputer l'emploi des plus-que-parfaits surcomposés à une négligence de style de l'auteur. Mais on ne peut adresser les mêmes reproches à Commynes, qui, bien que n'ayant pas étudié les lettres et ne faisant nullement œuvre d'écrivain, avait une plume très délicate, et dans les Mémoires duquel nous lisons le passage suivant:

Il (le duc Adolf) avoir commis ung cas très horrible, car il avoir prins son père prisonnier... et le mist au fons d'une tour où il n'y avoit nulle clarté que par une bien petite lucarne, et là le tint cinq ans: dont fut grant guerre entre le duc de Clèves, dont ledict duc prisonnier *avoit eu espousée* la sœur, et ce dit jeune duc Adolf³.

¹ *Op. cit.*, p. 292.

² Nous avons déjà dit que lorsque nous parlons d'une nuance de «autrefois», nous entendons signifier que, vu dans la perspective des autres faits signalés, le fait énoncé au plus-que-parfait surcomposé appartient à une période de temps entièrement révolue mais non pas nécessairement lointaine.

³ *Mémoires*, Livre V, chap. I, publiés par J. Calmette, Paris, Librairie H. Champion, 1925, t. II, p. 2.

Il ne faut pourtant pas faire dire à ce témoignage plus qu'il ne signifie en faveur de la pénétration des formes surcomposées dans les ouvrages de grande valeur littéraire au XV^e siècle; si l'on songe qu'au cours des 910 pages que comprennent les huit livres des Mémoires de Commynes dans l'édition de Calmette nous n'avons relevé qu'un unique plus-que-parfait surcomposé de l'indicatif et pas un seul passé surcomposé, le proverbe s'impose à l'esprit que «une fois n'est pas coutume». Sur quatre exemples relevés au XV^e siècle il s'agit d'ailleurs quatre fois du verbe *épouser*¹. L'emploi du surcomposé y trouvait sans doute un terrain particulièrement favorable. On en conçoit la raison si l'on compare le plus-que-parfait du verbe *épouser*, *il avait épousé*, à la même forme du verbe *marcher*, *il avait marché*. Dans le premier cas, l'aspect extensif offre une image nette de séquelle et désigne l'état d'une personne unie à une autre par le lien du mariage à une époque donnée, alors que l'aspect tensif désignerait l'état d'une personne encore célibataire contractant ce lien. Dans le second cas, l'aspect extensif ne s'image pas avec netteté et indique seulement la cessation, à une époque donnée, de l'action en cours dans *il marchait*. Pour préciser que, rapportée au temps des autres événements en cause, la cessation de cette action appartient à une époque révolue, on pourra plus facilement se contenter d'une notation de temps extraverbale, tandis que l'on fera plus volontiers appel à la précision analytique du surcomposé pour signifier, sans méprise possible, que l'état de mariage de telle ou telle personne appartient à une époque close également par rapport à la chronologie des autres faits dont on parle. Or, la tendance à l'emploi des formes surcomposées du verbe *épouser* devait tout naturellement se développer surtout parmi les chroniqueurs: ceux-ci donnaient volontiers au lecteur de nombreux détails sur le parentage des personnalités importantes mises en scène et indiquaient en particulier très exactement leurs mariages successifs, qui avaient souvent contribué à modifier la configuration politique de la France. Ainsi, la forme *il avait eu épousé*, d'abord employée dans une région qui faisait usage des constructions surcomposées spécialisées, s'est peut-être figée pour ainsi dire en une formule juridique signifiant *il était veuf et héritier de* et son aire géographique se serait étendue à des points du domaine de la langue d'oïl où une forme telle que *il avait eu marché*, en emploi spécialisé, eût semblé étrange.

Eu égard à la rareté des attestations, nous sentons fort bien que ces déductions, peut-être par trop subtiles, ne reposent pas sur des bases très solides, et il se peut qu'il ne faille pas aller chercher si loin. Le langage de

¹ Nous rappelons, en outre, que les deux passés surcomposés à valeur spéciale extraits du *Mistère du Viel Testament*, au XV^e siècle également, sont aussi des formes du verbe *épouser*.

Pierre de Fenin révèle d'une manière assez prononcée son origine picarde; Commynes lui-même était natif de l'Artois. En conséquence, il est loisible de présumer que l'usage des constructions surcomposées pour l'expression de la nuance spéciale de passé, certifié dans l'est et le sud-est, s'étendait aussi aux provinces du nord. Dans le cas particulier de Commynes, qui entre à l'âge de dix-sept ans au service du duc de Bourgogne, on peut même admettre des influences étrangères aux habitudes linguistiques du parler de sa province natale. On objectera que huit ans plus tard il passa à la cour du roi de France où il servit jusqu'à sa mort, en 1511, et que lors de la rédaction de ses Mémoires¹ il y résidait déjà depuis une vingtaine d'années dans le centre. Nous verrons toutefois, en étudiant le phénomène de la surcomposition dans le français parlé actuel², que les constructions surcomposées spécialisées, d'un emploi très commode, pénètrent facilement à demeure dans le parler des locuteurs de l'Ile de France lorsqu'ils séjournent, même temporairement, dans des régions où des formes comme *j'ai eu vu*, *j'ai eu dit*, etc. sont courantes, avec leur sens particulier. Mais ces considérations spéculatives risquent de nous entraîner sur une voie dangereuse et, nous en tenant strictement aux faits, nous nous bornerons à prendre note de l'emploi de plus-que-parfaits surcomposés spécialisés dans les œuvres de deux auteurs natifs du nord de la France, ce qui permet de conjecturer avec assez de vraisemblance que l'usage des formes surcomposées pour l'expression de la nuance spéciale de passé y était connue au XV^e siècle.

Les autres formes surcomposées du verbe, très rares même dans le français contemporain³, le sont à plus forte raison en ancien et en moyen français. On lit le passage suivant dans les Mémoires de Commynes:

Vous avez bien entendu comme par avant le bailly de Dijon avoit esté envoyé devers les Suysses, par tous leurs cantons, pour assembler jusques à cinq mille Almans, qui, à l'heure du partement du duc d'Orléans de la place de Novarre, n'estoient encores venu; car, s'ilz eussent esté venuz, sans nulle doubte on eust combatu, à mon advis; et combien que l'on feüst bien seür qu'il en venoit plus largement que le nombre que on demandoit, si n'estoit-il possible de attendre...⁴

Ce passage nous présente le plus-que-parfait surcomposé du subjonctif d'un verbe intransitif conjugué avec l'auxiliaire *être*; *eussent esté venuz* nous montre quelles seront les formes surcomposées de l'indicatif d'un verbe de ce type: *j'ai été venu*, *j'avais été venu*, etc. Formellement ces constructions surcomposées se confondent avec les formes composées de la voix passive, *j'ai été aimé*, *j'avais été aimé*, etc.: elles offensent moins le goût des

¹ De 1489 à 1498. ² Cf. p. 177-178. ³ Cf. Section VI.

⁴ Livre VIII, chap. XVII, édition Calmette, t. III, p. 236.

puristes et nous les trouverons, dans le français contemporain, sous la plume d'écrivains qui se défendraient d'employer les constructions surcomposées avec l'auxiliaire *avoir*. L'exemple ci-dessus n'est donc guère une preuve irréfutable de l'usage répandu des formes surcomposées en général dans les écrits distingués du XV^e siècle.

Ici, ce plus-que-parfait surcomposé du subjonctif n'est pas employé, comme les formes surcomposées discutées précédemment, pour exprimer une nuance de «autrefois»; il est employé relativement au plus-que-parfait du subjonctif du verbe *combattre* et marque, comme le passé surcomposé corrélatif du passé composé, l'antériorité, en l'occurrence l'antériorité de la venue des Suisses (présentée comme une condition non réalisée) par rapport au combat qui se serait ensuivi. La forme *s'ils fussent venus* indiquerait la simultanéité de l'arrivée des troupes et de l'engagement; elle fausserait le sens de la phrase: Commynes veut faire ressortir que, les assiégeants étant pressés par la famine, le sort de la place de Novarre dépendait de ce que les mercenaires arrivassent un peu plus tôt ou un peu plus tard. L'idée d'antériorité marquée par la forme surcomposée a donc toute sa valeur et l'on ne peut dire, comme Foulet¹, que *fussent venuz* a été remplacé par *eussent esté venuz*. Si Commynes se sert quelques lignes plus bas de la première construction, c'est justement parce que sa pensée ne comporte pas, dans le second passage, la nuance propre à cette forme: «Et si Dieu les eust faictz si saiges que de vouloir mettre les bledz dedans, qui estoient à l'envyron de ladite ville quant premier ilz la prindrent, ilz ne fussent jamais venuz en cest inconvenient, et se fussent leurs ennemys levéz en leur grant honte»².

Voici enfin un passage extrait du I^{er} Livre des Chroniques de Froissart, rédigé entre 1369 et 1373:

Et pour sa guerre embellir et coulourer, il fist copier par ses clers pluseurs lettres touchans à le pais jadis confremée à Calais, et là dedens enclore toute le substance dou fait et quel cose li rois d'Engleterre et si enfant avoient juret à tenir, et en quoi par leurs seelés ils s'estoient sousmis, et des renonciations ossi qu'il avoient faites, et des commissions que il devoient *avoir eu baillies* à leurs gens, et tous les poins et articles qui estoient pour lui, en condamnant le fait des Englès, et ces lettres publier ens ès cambres des signeurs et de leurs consaulz, afin que il en fuissent mieus enfourné³.

Foulet en donne le commentaire suivant: «Seul (ce passage) de Froissart nous a retenu un moment (au XIV^e siècle) . . . Mais à examiner de près la phrase soulignée on se convainc vite que Froissart a simplement voulu éviter la tournure normale *qu'ils auraient dû donner*, peut-être parce qu'elle

¹ R 51, 210. ² T. III, p. 237.

³ Édition S. Luce, Librairie J. Renouard, Paris 1878, t. VII, p. 128.

lui semblait trancher trop décidément en faveur du roi de France un point douteux. Il n'y a rien là qui nous annonce un développement postérieur¹. De Boer, au contraire, y voit une vraie forme surcomposée: «Dans notre conception à nous cet emploi est très normal. On renforce un temps du passé qui, sans ce renforcement, aurait le même sens, à savoir celui que lui donne M. Foulet. Pour nous, cela n'a rien d'anormal, mais cela est en désaccord avec la théorie de M. Foulet»².

Il y a grande apparence que Froissart, en employant la forme *avoir eu baillies*, ait simplement voulu éviter la tournure *auraient dû bailler*, afin de ne pas avoir l'air de statuer sur le point litigieux en faveur de Charles V: dans la rédaction la plus ancienne du I^{er} Livre (d'où émane le passage cité) on reconnaît aisément la prédilection de l'auteur pour les Anglais; son enthousiasme pour l'Angleterre éclate à toutes les pages, bref cette rédaction doit être considérée avant tout comme un monument élevé à la gloire anglaise³. D'autre part, pourquoi Froissart aurait-il précisément «renforcé» la forme du verbe *bailler* alors qu'il s'est contenté des constructions composées en parlant des renonciations et de la soumission des Anglais, chronologiquement sur le même plan que celle de *bailler des commissions*? De Boer lui-même, enfin, doit réduire le renforcement de la forme de ce dernier verbe pour que son emploi concorde avec sa théorie: ce qu'on renforce c'est l'élément «réalisation», autrement dit l'idée de «définitivement passé». Mais ici cette idée est si peu accentuée par le renforcement que la construction surcomposée ne diffère pas significativement de la forme composée. On ne voit décidément plus où est l'utilité de ce renforcement.

Section II: Le XVI^e siècle

Aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles la langue française, tenue à un rang inférieur au regard du latin, n'a pas encore fait l'objet d'une étude approfondie. Au début du XVI^e siècle, au contraire, pour diverses raisons politiques, sociales, religieuses et scientifiques, la tendance commence à se faire sentir de tirer l'idiome national de son obscurité, d'en établir les règles et de le rendre propre à jouer le rôle de langue littéraire et scientifique. On voit naître les premiers ouvrages qui méritent le titre de grammaires françaises, et leur nombre ira s'accroissant, en France et à l'étranger, dans les années qui suivront. A partir du XVI^e siècle, nous serons donc à même d'obtenir des renseignements sur l'évolution de la langue non seule-

¹ R 51, 208-209. ² Op. cit., p. 292.

³ Cf. l'Introduction de l'édition S. Luce.

ment par l'observation des textes, mais encore en consultant les témoignages des hommes qui s'intéressèrent alors à l'histoire du français. Voyons pour notre part, ce que les premiers grammairiens de la langue française ont à nous dire à propos des formes surcomposées.

Parmi les premières grammaires, la plus connue est celle de l'Anglais J. Palsgrave: *L'Esclarcissement de la langue françoise/composee par maistre Jehan Palsgrave Angloys natyf de Londres/et gradue de Paris*¹. Ce savant reçut son éducation grammaticale à Londres, mais c'est durant les quelques années de son séjour à Paris qu'il acquit ses profondes connaissances de la langue française, de sorte que son ouvrage peut être considéré comme un document du français en usage dans la capitale. L'attention de Palsgrave ne semble pas avoir été attirée par les constructions surcomposées: il ne nous en dit pas un mot, et, lorsque la conjugaison du paradigme *estre aduenu* l'amène à former un passé surcomposé *il a esté aduenu*, il le met sur le même pied que le passé composé de la voix passive du verbe *conuertir*, *j'ay esté conuertiy*, et donne le nom de *preterperfitens* aussi bien à la première forme (surcomposée) qu'à la seconde (composée). Voici quelles sont, outre le *preterperfitens* de l'indicatif, les constructions surcomposées qu'il mentionne, sans se rendre compte qu'il a affaire à des formes particulières, dans le paradigme *estre aduenu*²:

Of the indicatyve mode:

the preterplusparfitens «il auoyt esté aduenu»

Of the subjunctive mode:

the preterparfitens «quil ayt esté aduenu»

the preterplusparfitens «quil eust esté aduenu»

the future tens «quil avra esté aduenu»

Of the potenciall mode:

the preterparfit «quil avroyt esté aduenu»

Of the infinityve mode:

«auoyr esté aduenu»

Si Palsgrave, qui écrivait en 1530, a ignoré les formes surcomposées au point d'en enregistrer le type avec l'auxiliaire *être* sans le savoir, J. Dubois, le premier grammairien français, dont l'ouvrage parut en 1531 chez Robert Estienne, a par contre très bien remarqué ces constructions singulières et s'y est arrêté, un instant. Voici comment il s'exprime à leur sujet dans l'unique passage où il touche au problème qui nous intéresse:

¹ Publié pour la première fois en France dans la *Collection de Documents Inédits*, deuxième série, par F. Génin, Paris, Imprimerie Nationale, 1852.

² p. 132.

Nous avons en outre un troisième parfait, qui indique, plus qu'aucun autre, qu'une chose est achevée et passée. Nous le formons avec le verbe «hau-ôir», et le participe passé de «hau-ôir» et celui du verbe. — Ex.: g-hâi hêu fâict, g-hâi hêu âimé; d'où l'optatif parfait: g-hêusse hêu fâict, g-hêusse hêu êimé¹.

J. Dubois veut-il faire entendre que le passé surcomposé sert en premier lieu à exprimer la nuance de «autrefois»? Nous ne le pensons pas, si nous songeons qu'il s'exprime d'une façon approchante à propos du passé antérieur:

De plus, à l'aide du parfait de «hau-ôir» conjugué avec le participe du verbe, nous exprimons une action faite, d'ordinaire, depuis longtemps: g-hêu, tu hêus, il hêut fâict, âimé².

Il semble plutôt que ce grammairien se soit rendu compte de la similitude des fonctions respectives du passé surcomposé et du passé antérieur, mais qu'il ne se soit pas aperçu que celui-là s'emploie essentiellement dans la subordonnée temporelle en corrélation avec le passé composé, de même que celui-ci par rapport au passé simple. Quoi qu'il en soit, prenons note du fait que Dubois mentionne d'abord le passé surcomposé de l'indicatif, puis le plus-que-parfait surcomposé du subjonctif, tandis qu'il est muet sur les autres constructions surcomposées³.

Pour obtenir des renseignements plus détaillés, il nous faut nous adresser à L. Meigret, qui a étudié les temps et les modes du verbe avec un soin tout particulier dans le *Tretté de la Grammere Françoeez*, publié à Paris en 1550⁴. Ce grammairien aperçoit, plus ou moins vaguement, le lien qui existe entre le passé surcomposé et le passé antérieur en ce qui concerne leurs fonctions puisqu'il donne une définition de leur emploi valable pour l'une et l'autre forme (de même que pour le plus-que-parfait). Mais, comme il ressort de ses exemples, il ne remarque pas, lui non plus, que l'emploi principal du passé surcomposé (ainsi que du passé antérieur) est avec des conjonctions de temps:

¹ CH.-L. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens au XVI^e siècle*, Paris, Didier et Cie. Libraires, 1859, p. 41-42.

² *Ib.* p. 42.

³ J. Dubois étudie généralement les phénomènes de la langue tels qu'ils se présentent dans le français du centre et qui constituent ce qu'il désigne du terme d'«Usage». S'il considère un trait linguistique propre à la province, il a soin de le noter. Cf. à ce propos le passage suivant: «Ces terminaisons, qui se rattachent au latin, et sont en usage dans la Normandie et le nord de la France, me paraissent préférables à celles qui sont maintenant adoptées par l'usage: ôi, ôis, ôit, ions, ies, ôient (ou) ient (ou) îont, quoiqu'on puisse les dériver du latin par le changement de E en ôi, comme 'tela', tôle.» (Livet, p. 40.)

⁴ Réimprimé par W. Foerster, Heilbronn, Verlag Henninger, 1888.

Nous auons encor d'aotres tems preteriz, qe nou' pouuons appeller plusqe perfes, ou plusqe passez: ... vn aotr' encores (se forme) par le preterit perfet, e determiné dudit verbe: come, j'ey u eymé. Tou le'qels sont inde-terminez: e pourtant il' requieret quelqe claoze preçedent' ou subseqente le plussouuent aueq tems preterit: come j'auoe fet qant vou' vintes: j'u fet qant vous arriuates: j'ey u fet auant q'il arriuât¹.

Et faute de n'avoir pas observé l'emploi normal du passé surcomposé et du passé antérieur, à savoir, par exemple, *il est arrivé après que j'ai eu fait*, *il arriva après que j'eus fait*, il n'admet qu'en théorie l'existence de *je fus venu*, équivalent de *j'eus aimé*, et il en conteste plus ou moins l'emploi: «combien q'a mon auis nou' n'en vzon' point, ou bien peu²». En conséquence, il contestera également l'emploi du passé surcomposé des verbes du type de *venir*:

Le tiers plusqe perfet se forme par le preterit perfet d'auoer aueq le susdit infinitif (sc participe): come, j'ey u eymé, j'ey u fet. E çeus qi le sont per leur participe, prenet le preterit perfet, e determiné du verbe substantif (sc être): come, j'ey été venu, mort, arriué. Il faot toutefois entendre qe nou' n'en vzons aosi gyes³.

Un peu plus loin, il en niera tout net l'existence:

Ao regard de çeus (des verbes) qi le' formet par participes aueq le verbe substantif, il' ne sont point en vzaje: e si faot entendre qe l'infinitif été, qi y seroet allors neçessére, ne se rencontre james gouuernant le participe allé, ne auant venu, ne çhu: nou' dizons bien j'ey été mort: e non pas j'ey été allé, ne j'ey été venu⁴.

Pour Meigret, la forme *j'ai eu aimé* est un troisième plus-que-parfait à côté des deux autres, *j'avais aimé* et *j'eus aimé*. Où classer alors *j'avais eu aimé*? Sera-ce un quatrième plus-que-parfait? Mais quelle serait l'utilité d'une quatrième forme ajoutée aux trois autres entre lesquelles il n'aperçoit pas de nuances de signification nettes? Meigret se tire d'embarras en supprimant le plus-que-parfait surcomposé par le raisonnement:

Ao regard de çeluy q'on pourroet former du preterit plusqe perfet, come j'auoe u fet, il me semble superflu: car j'auoe fet, vaot tout aotant. Ie ne l'ey toutefois pas voulu lesser en derriere: combien que je ne le mettrey pas aoz exemples des conjugezons⁵.

Quant au futur antérieur surcomposé *j'aurai eu aimé*, Meigret admet qu'il est en usage, mais comme il ne sait pas trop où le caser dans son système, il l'ajoute après coup par acquit de conscience:

Nous pouuons encores ajouter çet aotre, a fin de n'apouuir point la lange puys q'on en vze: e q'il emporte plus grande perfecçion en tems futur. j'aorey u eymé, tu aoras u eymé, il aora u eymé, etc⁶.

¹ p. 92.

² p. 124.

³ p. 124.

⁴ p. 130.

⁵ p. 124.

⁶ p. 150.

Pour ce qui est du conditionnel surcomposé *j'aurais eu aimé* et du plus-que-parfait du subjonctif *j'eusse eu aimé*, Meigret en admet l'existence et cite ces deux exemples: *j'aroe u fet a tems*, *j'usse u eymé*¹; mais, précise-t-il, *on n'en vze toutefoes gieres en l'optatif*. Le même plus-que-parfait semble, toujours selon Meigret, jouir d'une plus grande faveur au «conjonctif» puisqu'il en donne l'exemple suivant, sans ajouter de restriction: *j'usse payé mon hote, si j'usse u fet a tems*². Puis il revient sur la question un peu plus loin et nous confirme qu'à son avis lesdites constructions, et notamment le conditionnel surcomposé, sont peu usitées à l'optatif:

L'optatif a vn plusqeperfect, formé par le second preterit de l'optatif d'auoer, aueq le susdit infinitif, come, j'usse u volentiers fet. Nous en pourrions bien forjet encores vn par le premier preterit: come j'aoroe u volentiers fet, nou' ne nous eydons toutefoes gieres d'euz en l'optatif³.

Et quelques lignes plus bas il nous apprend que, pour les verbes du type de *venir*, il n'existe pas plus de conditionnel surcomposé et de plus-que-parfait du subjonctif que de passé surcomposé de l'indicatif. Enfin, à la page 149, Meigret nous dit que *j'aurais eu aimé* est «peu uzité» et qu'on lui préfère *j'eusse eu aimé*.

Reste le passé surcomposé du subjonctif. Meigret l'introduit, pour les verbes conjugués avec l'auxiliaire *avoir*, dans ses tableaux de conjugaison sans nous en avoir parlé au préalable: *j'aye u eymé*, *j'aye u vu*, *j'aye u lu*, *j'aye u bati*.

Dans ces mêmes tableaux figurent les infinitifs surcomposés: *auoer u eymé*, *auoer u vu*, *auoer u lu*, *auoer u bati*, au sujet desquels le grammairien ne nous donne pas non plus d'indications précises.

Au fond Meigret n'admet guère que le passé surcomposé du type *j'ai eu aimé* et le plus-que-parfait surcomposé du subjonctif du même type, *j'eusse eu aimé*, tandis qu'il fait grise mine à toutes les autres formes surcomposées. Les grammaires du XVI^e siècle postérieures au *Treuvé* reprennent toutes plus ou moins ce qu'avait dit Meigret⁴. Ainsi Robert Estienne, dans son *Traicté de la Grammaire françoise* datant de 1557, reproduit presque mot à mot les théories de son prédécesseur relatives à la valeur des formes surcomposées:

L'autre (sorte de temps du passé se forme) encores par le preterit parfaict du verbe qu'on traicte, comme j'ay eu aimé. Ces deux sortes (sc. le passé surcomposé et le passé antérieur) sont indeterminées, comme aussi le preterit plus que parfaict, et pourtant requierent une cause precedente ou subsequente le plus souvent avec temps preterit, comme: j'avoie faict

¹ p. 95. ² p. 97. ³ p. 130.

⁴ Pour cette raison nous nous abstiendrons de donner d'autres citations.

quand vous veintes; j'eü faict quand vous arrivastes; j'eusse faict si tu me l'eusses escript; j'ay eu faict avant qu'il arrivast¹.

Par ailleurs, tous les grammairiens n'accueillent les constructions surcomposées qu'avec une grande réserve, et un A. Caucius dira dans sa *Grammatica Gallica* de 1570, après avoir pris note de la forme *j'ai eu aimé* sans plus, «sed admonuisse satis est».

Quelle leçon peut-on tirer des témoignages de Dubois, de Meigret et de ses émules? Peut-être ne faut-il pas accorder une trop grande autorité aux assertions des premiers grammairiens du français, car, comme nous l'avons vu à propos de Meigret, ils avaient facilement tendance à fausser les faits au profit de leurs théories. Après examen de leurs divers exposés, on peut toutefois conclure sans grand risque de se tromper, à notre avis, que le passé surcomposé était au XVI^e siècle la forme surcomposée la plus employée, et cela aussi bien à Paris qu'en province. Cette constatation n'a rien de surprenant si l'on considère qu'à cette époque le passé composé était désormais un rival bien établi du passé simple, à tout le moins dans la conversation, et qu'en conséquence il devait être courant de dire, par exemple, quand *j'ai eu écrit* ma lettre, je l'*ai* tout de suite *cachetée*» en parlant d'un fait plus ou moins ancien sans même que le locuteur en voulût souligner l'actualité. En outre, on peut inférer des dires des grammairiens que les constructions surcomposées, plus employées que leurs théories ne leur permettent de le reconnaître, passaient néanmoins pour être moins élégantes que les autres formes, comme il appert, entre autres, de ce passage du *Tretté*:

... la ou nou' pourrions bien dire j'aoroe été ou j'usse été voulentiers mort, pour le'qelles façons de parler nous en auon' d'aotres melleures: combien q'il ne le'faot pourtant rejeter, puis q'elles ne sont pas incongrues. Nou' dirion' bien de vrey plus elegamment je fusse lors voulentiers mort, ou j'usse voulu lors etre mort².

Il est donc probable que les personnes qui se piquaient de beau parler étaient attentives à ne pas abuser des formes surcomposées que la société cultivée devait tenir pour des tournures bonnes à laisser au peuple. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de trouver l'exemple suivant de passé surcomposé, probablement le premier en date au XVI^e siècle, dans une Moralité, pièce dramatique qui, au point de vue de sa valeur intrinsèque, s'apparente aux mystères:

Très doulx Dieu, *j'ai eu* bien tost *fait*,
Si comme m'aviez commandé,
Au povre Ladre où j'ay esté,
Qui est trespasé de ce monde.

¹ LIVET, *op. cit.*, p. 431. ² p. 130.

Voicy son ame pure et monde,
Qu'avecques moy ay apportée;
Dictes-moy où sera posée,
Car elle souffre grant ahan¹.

Nous voyons là notre premier exemple de passé surcomposé employé dans une proposition renfermant une locution adverbiale ou un adverbe de temps (comme c'est le cas ici) ou de manière. Remarquons que cet emploi est également connu du passé antérieur: *il eut bientôt fait*. Le passé surcomposé (de même que le passé antérieur) ne marque pas ici antériorité puisqu'il n'y a pas de relation à un fait postérieur; il indique que l'action est perçue comme achevée à un moment du passé et que son achèvement s'est effectué dans les conditions marquées par l'adverbe ou la locution adverbiale. Relevons que le passé surcomposé, en lui-même, n'exprime pas plus que le passé antérieur la rapidité de l'accomplissement de l'action: cette particularité ressort exclusivement du sens de l'adverbe, et c'est uniquement parce que l'action doit être présentée comme entièrement achevée qu'il faut faire appel au passé surcomposé. Avec le passé composé, l'adverbe ne déterminerait pas la manière dont s'est effectué l'achèvement de l'action, mais son cours: si je dis *il a déjeuné en un quart d'heure*, je vois une action dont le cours a procédé rapidement, mais si je dis *il a eu déjeuné en un quart d'heure*, je vois une action dont le terme a été vite atteint; autrement dit, je paraphraserai mon premier propos par ces termes-ci: *son déjeuner n'a duré qu'un quart d'heure*, et mon second par ceux-là: *au bout d'un quart d'heure son déjeuner était déjà achevé*.

On ne manquera pas de sentir que, dans la citation ci-dessus, la nuance de la phrase n'admettrait pas l'emploi du passé antérieur: l'ange qui parle vient d'aller chercher l'âme du pauvre Lazare, selon l'ordre de Dieu, et il la lui présente maintenant. Substituons le passé antérieur au passé surcomposé et le passé simple aux passés composés, la note sera faussée: l'ange, par exemple, n'apporta pas l'âme du trépassé, mais il l'a apportée, il la tient dans les mains, si l'on peut dire, au moment où il s'adresse à Dieu.

Les deux exemples suivants n'émanent pas d'un genre plus élevé que le passé surcomposé précédent; ils figurent dans des poésies appartenant à la littérature des facéties, littérature secondaire et inférieure mais éminemment populaire:

Nommez les ay et baptisez
De droit les Loïs de mariage
Après que j'ai eu composez

¹ *La Vie et l'Histoire du Mauvais Riche, Ancien Théâtre François*, t. III, p. 284.

Les secretz que j'ai advisez
Et cogneuz en celluy voyage¹.

Brief, quand Bon Temps avec sa compagnie
A *eu semé* pour nous rendre la vie,
Et bien *paré* montagnes et valées,
Il a parlé avecques sa mesgnie,
Lui commandant chasser Melancolie,
Laquelle estoit au monde ces années².

Comme il fallait s'y attendre, c'est dans la comédie que l'on rencontre le plus de passés surcomposés. Odet de Turnèbe, qui naquit à Paris et y mourut, âgé de vingt-huit ans, en 1581, nous en fournit ces exemples dans sa comédie des *Contens*:

Peu après, je me suis mise à deviser avec Louyse et son frère, taschant toujours de vous mettre sur les rances; mais aussi tost que je vous *ay eu nommé*, Louyse m'a renvoyée bien loing jurant ses grans dieux qu'elle aymeroit mieux estre morte que vous fussiez son gendre³.

Aussi tost qu'elle *a eu lasché* la parole, j'ay trouvé moyen de le redire à Geneviefve, qui s'estoit retirée en sa chambre⁴.

Les deux passés surcomposés sont mis dans la bouche de Françoise, une vieille femme de basse extraction. Voilà qui nous confirme que les formes surcomposées devaient surtout s'entendre parmi le peuple. Mais l'auteur laisse également employer le passé surcomposé par Eustache, un jeune bourgeois de l'époque:

Il faut que vous entendiez que celui que Louyse a veu avec sa fille, habillé d'un habit incarnat, n'est autre que Basile, lequel a trouvé moyen de sortir par les fenestres de la salle, et s'en est venu rendre ceans, où, après qu'il m'*a eu conté* tout au long l'amour que Geneviefve luy portoit, le long temps qu'il l'a servie, et le moyen qu'il avoit tenu pour parler à elle privement, il m'a prié de luy prester ceste dame que Saucisson m'avoit amenée, ce que je ne ay refusé. . .⁵

L'auteur, toutefois, ne pouvait guère faire dire à Eustache: «après qu'il m'*eut conté* tout au long l'amour de Geneviefve . . . il me *pria* de luy prester ceste dame», car la scène que raconte le jeune homme s'est passée le matin même. Et l'on n'oubliera pas que lorsque Odet de Turnèbe écrivit sa comédie des *Contens*, il y avait déjà un certain nombre d'années qu'Henri Estienne, dont l'influence fut si grande, avait fait le premier pas dans la voie qui aboutit à l'institution de la règle des vingt-quatre heures:

¹ *Anciennes poésies françaises*, publiées par A. de Montaiglon, Paris, 1856, t. III, p. 191.

² *Ib.*, t. IV, p. 191.

³ VIOLLET-LE-DUC, *Ancien Théâtre François*, t. VII, p. 210.

⁴ *Ib.*, p. 211. ⁵ *Ib.*, t. VII, p. 201.

Nous auons aussi deux Preterits parfaits: desquels il m'a semblé autrefois que l'un se pouuoit rapporter au Temps que les Grecs appellent Aoriste, c'est-à dire Indefini, & non limité. Car quand nous disons, J'ay parlé à luy, & luy ay fait responce, cela s'entend auoir esté fait ce iour là: mais quand on dit, Je parlay à luy, & luy fei responce, ceci ne s'entend auoir esté fait ce iour mesme auquel on raconte ceci, mais au parauant: sans touteffois qu'on puisse iuger combien de temps est passé depuis¹.

Henri Estienne ajoute qu'après avoir reconsidéré la question il se doute qu'elle est plus complexe qu'il ne lui a d'abord semblé et «(je) confesse que iusques à présent ie n'en suis point résolu». Néanmoins il met les étrangers en garde d'employer le passé composé pour désigner un fait datant du jour où l'on en parle:

Ce-non-obstant, ie penserois faire tort aux estrangers qui font profession de parler bon François, si ie ne les aduertissois, que c'est ici l'endroit par lequel ils sont le plus aiseement descouuerts, principalement par ceux qui les veulent espier au passage. Car c'est grand cas que de cent à grand peine s'en trouuera il dix qui ne heurtent voire choppent à ceste difference de nos deux Preterits, comme à vne pierre qui seroit au milieu de leur chemin. Et qui plus est, si tost qu'on leur aura donné la main pour se releuer, on les y verra retomber. Je le sçay pour auoir fréquenté avec plusieurs sortes d'estrangers, gens de bon esprit & de bon iugement, lesquels au demeurant se tenoyent si bien clos & couuers en leurs deuïs, que pour vn peu de temps ils pouoyent passer pour François: mais depuis qu'ils venoyent à raconter quelque fait, c'estoit la pitié. Car d'un homme qui fust venu parler à eux depuis vn demi-quart d'heure, voire depuis vne minute de temps, ils eussent dict, Il veint ici, Il parla à moy, le luy di. Au lieu de, Il est venu ici, Il a parlé à moy, le luy ay dict. Et mesme sans qu'il soit besoing de les escouter long temps pour en donner sentence, ils font quelquefois leur proces eux-mesmes, quand ils disent, Il me veint parler aujour dhuy. Il me veint veoir aujourdhuy. Car ce Iourdhu y qu'ils adioustant, porte leur condamnation².

Pourtant ce sont bien les personnages d'origine populaire qui emploient le plus souvent le passé surcomposé. Vers la même époque, François d'Amboise, avocat au Parlement de Paris, écrit sa comédie *Les Néapolitaines*; le seul passé surcomposé que l'on trouve dans cette pièce, l'auteur le prête à Gaster, écornifleur que l'on verrait sans difficulté parmi les amis de la Française de Turnèbe:

Ouy, si l'on peut juger des femmes à la contenance: car, soudain que je luy ay présenté l'anneau et fait le message que m'aviez commandé, l'eau luy est venue à la bouche: elle s'est toute esmuë sans rien dire, et après qu'elle a eu longuement contemplé l'image avec un visage content et gracieux, je luy ay demandé: Et donc, Madame, reconnoissez-vous ce pourfil?³

¹ *Traicté de la Conformité du language François, avec le Grec*, p. 54, 1557.

² *Ib.*, p. 54-55.

³ *Ancien Théâtre François*, t. VII, p. 250.

De même, en 1579, Pierre de Larivey, chanoine de Troyes, publie six comédies dans lesquelles il n'hésite pas à faire figurer le passé surcomposé là où le contexte le comporte, mais la plupart du temps il le met dans la bouche d'un personnage de condition médiocre. En voici quatre exemples, où les soutiens du passé surcomposé sont respectivement Gourdin, un écornifleur, Guillemette, une maquerelle, Lambert, un laquais, et Nicolas, un compère du même acabit:

Si je n'eusse beu quand j'*ay eu trouvé* Guillemette, je sçay bien qu'Alexandre eust esté contraint augmenter son ordinaire, car il n'y en eust eu pour ma dent creuse¹.

Mon Dieu, Guillemette, qu'il y a longtemps que je vous attend! —
Je me suis mis en chemin si tost que j'*ay eu parlé* à vostre servante².

Escoutez: si tost que mon maistre *a eu disné*, il s'est allé mettre entre deux draps, et en faict toujours ainsi à toutes les fois qu'il veut aller coucher avec elle³.

Si tost que j'*ay eu dict* à Hippolyte qu'il torchast sa bouche, et que la dame n'estoit proye pour ses levriers, je pense qu'il s'est pourveu d'une autre⁴.

En 1611, Larivey publie trois autres pièces qu'il avait probablement composées en même temps que les six premières. Dans l'une de ces trois nouvelles comédies, *La Constance*, on trouve le passage suivant, dit par un personnage qui appartient au même milieu que les Gourdin, les Lambert et les Nicolas:

Quand j'*ay esté arrivé* à la maison, j'ay trouvé deux gentilhommes qui vous y attendoient et que deux heures auparavant un message en poste vous avoit apporté ces lettres, et ne vous y ayant trouvé les a laissées à la servante, et s'en est allé faire ses affaires par la ville⁵.

Cet exemple nous présente notre premier passé surcomposé d'un verbe neutre. Nous avons là un démenti à l'affirmation de Meigret, selon lequel il n'existe pas de passé surcomposé des verbes du type de *venir*. Mais le grammairien eût sans doute répliqué que le parler d'un valet ne garantit pas le bon usage.

Si Larivey prête le plus souvent ses passés surcomposés à des personnages appartenant aux basses couches de la société, il les met cependant aussi dans la bouche de ressortissants de la classe moyenne, lorsque la pensée à exprimer l'exige. Nous avons relevé trois exemples, dans ses comédies, où les sujets parlants sont respectivement Hilaire, un bourgeois âgé, Fortuné, le fils de celui-ci et Jherosme, un vieillard du même milieu:

¹ *Ib.*, t. V, p. 120, *La Vefve*. ² *Ib.*, t. V, p. 134, *La Vefve*.

³ *Ib.*, t. V, p. 313, *Le Morfondu*.

⁴ *Ib.*, t. VI, p. 109, *Les Escolliers*.

⁵ *Ib.*, t. VI, p. 240.

Si tost que j'ay esté adverty qu'elle estoit acouchée, je suis allé parler à l'abbesse, que j'ay trouvée du commencement plus fière qu'un toreau; mais, quand j'ay eu parlé à elle, je l'ay faict devenir plus douce qu'un agneau, et avons conclud cest affaire¹.

L'aventure d'Urbain a esté bien grande, quand, après qu'il a eu jouy d'une fille, il a trouvé qui luy donne quinze mille francz².

Pour dire vray, le sire Nicaise n'est moins désireux que moy que ce mariage se face. Je ne luy ay eu si tost dict que Vincent seroit bien aise de veoir sa fille, qu'il m'a répondu: Que ne me le disiez-vous plutost?³

Dans la dernière citation la subordonnée temporelle n'est pas introduite par une conjonction de temps, comme nous l'avons vu jusqu'ici. Par contre, on trouve dans le corps de la phrase la locution conjonctive «sitôt que», dont le sens est à peu près celui de «dès que», de sorte que l'emploi du passé surcomposé est ici le même que dans les exemples précédents: il marque l'antériorité de l'action de *dire* par rapport à celle de *répondre*.

Considérant l'usage qui est fait du passé surcomposé dans les comédies du XVI^e siècle, on peut supposer qu'à cette époque la forme en question, qui s'employait encore de préférence dans le langage populaire, s'entendait aussi, mais moins fréquemment, dans le parler des classes plus relevées. Notons d'ailleurs que Hilaire, Fortuné et Jherosme parlent vraisemblablement le français qui était alors en usage dans la bourgeoisie de Troyes, donc dans une ville de l'est où les formes surcomposées semblent avoir joui de tout temps d'une plus grande faveur qu'ailleurs. Du reste, au XVI^e siècle, le passé surcomposé n'est pas exclusivement relégué dans les moralités et les comédies: en 1554, on représenta, au château de Blois, *Sophonisbe*, tragédie de Mellin de St-Gelais d'où nous extrayons le passage suivant:

Ah! sire, si tost qu'elle a eu achevé ses prieres, elle l'a reprinse (la coupe de poison); et avant que personne survint qui l'en peust détourner, a beu tout ce qui estoit dedans⁴.

Foulet commente ce passé surcomposé comme suit: «Serait-ce que le passé surcomposé a pénétré dans la langue tragique? La conclusion serait un peu hâtive. Tout d'abord la prose autorise bien des négligences, et puis qui parle ici? 'Une assemblée de dames que les Latins nomment Chorus'. Il n'y a peut-être là qu'un vulgarnisme mis à dessein dans la bouche du chœur⁵».

¹ *Ib.*, t. V, p. 283, *Les Esprits*.

² *Ib.*, t. V, p. 287, *Les Esprits*.

³ *Ib.*, t. VI, p. 42, *Les Jaloux*.

⁴ *Œuvres complètes*, publiées par P. Blanchemain, Librairie Paul Daffis, Paris 1873, t. III, p. 235.

⁵ *R* 51, 219.

Certes il serait peu indiqué de conclure à un usage généralisé du passé surcomposé dans la langue de la tragédie sur un seul exemple que nous connaissions de son emploi dans ce genre littéraire au XVI^e siècle. Mais n'est-ce pas aller trop loin dans l'autre sens que d'y voir un vulgarisme volontaire? Si l'auteur avait écrit: «si tost qu'elle *eut achevé* ses prières, elle la *reprit*», il aurait encouru les reproches qu'Henri Estienne adresse aux étrangers: Sophonisbe vient de s'effondrer lorsque le chœur entonne ses lamentations, ici encore le fait s'est produit «depuis un demi-quart d'heure, voire depuis une minute de temps».

A notre avis, il ne faut pas lire à tout prix dans chaque passé surcomposé une intention de vulgarité. Bernard de Palissy ne visait certainement pas à cet effet en rédigeant son docte traité des métaux où l'interlocuteur «Practique» s'exprime de la façon suivante:

Quand i'ay eu considéré toutes ces choses, i'ay conneu que toutes pierres et especes de sels, marcassites et autres minéraux, desquels la congelation est faitte dans l'eau, apportent en soy quelque forme triangulaire, ou quadrangulaire, ou pentagone, et le costé qui est en terre et contre le roc, ne peut porter autre forme que celle de l'assiette du lieu où elle reposoit au temps de sa congelation¹.

Il est vrai qu'en dépit de son génie inventif Palissy n'avait aucune éducation première, qu'il ne possédait aucune notion de littérature et que par tant il ne devait pas dédaigner les formes du parler familier. Notre second exemple en témoigne où il se sert de la construction surcomposée par rapport à un présent qui est à la fois un présent ordinaire et un présent à sens de passé, lequel emploi était indubitablement propre à la langue de tous les jours²:

Je me doute que le Paracelse est plus fin que toy ny moy: Car peut estre qu'après qu'il a eu trouué quelque rare médecine, par le moyen des metaux imparfaits, marcassites, ou autres simples, il fait accroire que c'est or potable, pour la faire trouuer meilleure, et s'en faire payer mieux³.

Mais ce que nous disons de Palissy ne s'appliquerait pas à Guillaume du Vair, que d'aucuns n'hésitent pas à considérer comme un devancier de Malherbe pour la prose. Dira-t-on encore que cet auteur met intentionnellement un vulgarisme dans la bouche d'un des interlocuteurs de haut parage du *Traité de la Constance et Consolation es Calamitez publiques*?

¹ *Œuvres complètes*, publiées par Paul-Antoine Cap, Paris, J. J. Dubochet et Cie., 1844, p. 207.

² Cf. FOULET, *La disparition du prétérit*, R 46, 279-280.

³ *Œuvres complètes, traité de l'or potable*, p. 227-228.

Et comme j'*ay eu passé* le plus vite que j'*ay* peu ce triste spectacle, j'*ay* rencontré des femmes qui crioient¹.

Il est pareillement improbable que Calvin cherche à donner un air de trivialité à son discours lorsqu'il s'exprime en ces termes dans la préface de l'*Institution Chrétienne*:

Pour ce qu'en la premiere edition de ce liure ie n'attendoye pas qu'il deust estre si bien receu come Dieu l'a voulu par sa bonté inestimable, ie m'en estoye acquitté plus legerement, m'estudiant à briéueté, mais ayant cognu avec le temps qu'il a esté recueilli de telle faueur que ie n'eusse pas osé désiré (tant s'en faut que ie l'esperasse), ie me suis senti d'autant plus obligé de m'acquitter mieux & plus pleinement enuers qui receuoyent ma doctrine de si bonne affection, pour ce que c'eust esté ingratitude à moy, de ne point satisfaire à leur désir selon que ma petitesse portoit. Parquoy i'*ay* tasché d'en faire mon devoir: non seulement quand ledit liure a esté imprimé pour la seconde fois, mais toutes fois & quantes qu'on l'a r'imprimé, il a esté aucunement augmenté & enrichi. Or combien que ie n'eusse point occasion de me desplaire au travail que i'y avoye prins, toutesfois ie confesse que iamais ie ne me suis contenté moy-mesme iusques à ce que ie l'*ay eu digéré* en l'ordre que vous y verrez maintenant, lequel vous approuverez, comme i'espere².

De même, on ne croira pas que le Maréchal Arnaud de Gontaut s'efforçait de «faire peuple» en adressant les lignes suivantes au ministre des Pruneaux:

Vendost s'en est allé et a laissé tout en désordre après qu'il *a eu reçu* de l'argent des provinces pour faire les fournitures de ses munitions³.

ou encore ces lignes-ci au roi en personne:

Sur ce, après qu'il *a eu achevé*, nous leur avons à tous trois bien fait congnoistre... qu'il m'y avoit aucune apparence à ce qu'ils demandoient⁴.

Du Vair est natif de Paris, Calvin est originaire de la Picardie et le Maréchal Arnaud de l'Agenais; ces trois personnes ressortissent indiscutablement à la société cultivée du XVI^e siècle. Voilà qui confirme qu'à cette époque la forme surcomposée était en train de prendre pied dans des milieux plus relevés et que cette évolution se dessinait aussi bien à Paris qu'ailleurs.

Il est à noter que les passés surcomposés employés par un Jherosme, un Hilaire, un Fortuné et un Eustache, personnages d'une condition sociale au-dessus du populaire, sont des exemples relevés dans des conversations⁵,

¹ p. 61, cité par Damourette et Pichon, t. V.

² Édition de 1562, p. 1.

³ Lettre de 1583, cité par Damourette et Pichon, t. V, p. 293.

⁴ Lettre de 1574, cité par Damourette et Pichon, t. V, p. 163.

⁵ Nous laissons les exemples de Palissy et de Du Vair hors de considé-

c'est-à-dire que ce sont en quelque sorte des exemples tirés du français parlé dans le milieu desdits locuteurs. Les trois passés surcomposés cités en dernier lieu, également employés par des sujets d'un rang supérieur, sont au contraire extraits de documents dont la langue représente du français écrit. Deux de ces trois citations figurent cependant dans des lettres. Est-ce à dire que, dans le cadre du français écrit, le genre épistolaire est le plus accueillant au passé surcomposé parce que la langue y est moins châtiée qu'ailleurs? Il est évident que le style d'une lettre est normalement moins élaboré que celui d'une œuvre livresque destinée à être lue par un public raffiné et critique. La facture plus ou moins soignée de l'écrit constitue certes un facteur propre à déterminer, dans une certaine mesure, l'attitude de la langue à l'égard du passé surcomposé, mais ce n'est pas là le facteur unique ni essentiel: les faits rapportés dans une lettre bénéficient le plus souvent de l'intérêt particulier du scripteur; ils ressortissent à sa propre «histoire» et, passés, ils appartiennent au passé qu'il a vécu, c'est-à-dire à un passé étroitement rattaché au présent. Ils requièrent donc pour leur expression le passé composé et non le passé simple, et il en résulte un plus grand besoin de se servir du passé surcomposé quand on veut marquer par des moyens verbaux la priorité dans le temps d'un autre fait par rapport à ceux-là. On remarquera d'ailleurs que dans la citation empruntée à Calvin les faits sont également perçus du point de vue de l'auteur et qu'ils se présentent donc dans la même perspective que les faits narrés dans une lettre. On peut ainsi s'attendre à ce que, dès l'instant où le passé surcomposé se sera établi dans la langue des gens cultivés, son emploi soit régi par deux facteurs dans le français écrit: le degré d'élaboration du style, d'une part, et le rapport psychologique entre les faits consignés et le narrateur, d'autre part.

Au XVI^e siècle, le passé surcomposé à valeur spéciale semble toujours confiné dans les régions excentriques de l'est et du sud-est du domaine linguistique français. L'unique exemple que nous connaissions pour cette époque figure dans le Journal de Jean Balard, syndic de Genève:

Item quil aye souvenance de ce quil *a eu dit* au visdonne Mons.^r de Verneau, quil estoit son visdonne et subiect¹.

C'est encore la nuance de «autrefois» qu'exprime ici le passé surcomposé, comme nous pouvons nous en convaincre en lisant quelques lignes plus haut le passage suivant: «Mons.^r de Genève doit se souvenir d'avoir dit *autre-*

ration, les ouvrages dont ils émanent étant plutôt des dissertations dialoguées que des conversations proprement dites.

¹ *Journal ou relation des événements qui se sont passés à Genève de 1525 à 1531*, édition de 1854, p. 169.

fois...», où Balard parle des mêmes assurances données par le même locuteur.

Notons que Genève, de même que Neuchâtel, était alors situé comme de nos jours au delà de la limite d'extension de la langue d'oïl, et que le parler local y était un patois franco-provençal. La question se pose de savoir, comme précédemment, si Balard s'est servi, en français, d'une tournure spécialisée telle que *il a eu dit* sous l'influence d'un usage répandu de la construction à sens particulier dans l'idiome des Genevois. En d'autres termes, le passé surcomposé à valeur spéciale cité plus haut a-t-il une origine dialectale? Le manque de documents nous empêche, ici encore, de rien affirmer dans un sens ni dans l'autre. Toute assertion à ce sujet ne peut être que conjecturale. Considérons que notre plus ancien passé surcomposé à valeur spéciale se trouve dans un texte en dialecte messin¹ et notre premier plus-que-parfait à valeur spéciale dans un roman en dialecte champenois², que les trois autres plus-que-parfaits équivalents, au XIII^e siècle, apparaissent dans une œuvre renfermant de nombreux traits dialectaux³ (qui font supposer que l'auteur était originaire de l'est), et qu'enfin le provençal nous a fourni deux passés surcomposés avant les premiers exemples français. Ces faits incontestables semblent bien indiquer que les constructions surcomposées spécialisées ont d'abord été en usage dans les dialectes de l'est et que dans l'idiome provençal les formes surcomposées ont été en faveur dès le début. Le provençal employait-il déjà alors ces constructions dans leur sens particulier? Là encore il n'est pas possible de donner une réponse catégorique. En tout cas, ces formes d'un usage spécial y sont attestées au XVI^e siècle:

La qualle presente vendition le dit venedor dixo faze audit cromptador per lo pretz et some de detz escutz, condant detz hoeyt soos per cascun escut, qu'en reconego *hauer agut pres* deu dit cromptador, en rabatement de sons gades a luy degutz per lo dit venedor cum a mayre l-anege presente...⁴

La quoau dite bende lo dit Peyroton, judge de present, aus ditz caperans et prebenders de Ste Catherine cromptadors, per lo pretz et some de detz franxs bourdalers, condant seixante arditz per cascun franc, que lo dit venedor ne reconego et confessa *hauer agut pres* et *recebut* deu dit seindicq cromptador...⁵

Peut-on conclure, pour en revenir à notre point de départ, qu'il en allait de même en franco-provençal et que Balard se serait servi de la tournure

¹ *Le Psautier de Metz.*

² *Lancelot del Lac.*

³ *Livre d'Artus.*

⁴ G. MILLARDET, *Recueil de textes des anciens dialectes landais*, Paris, Librairie H. Champion, 1910; Charte de Mont-de-Marsan de 1509.

⁵ *Ib.*, Charte de Mont-de-Marsan de 1514.

il a eu dit sous l'influence du parler genevois? Bien que nous ayons déjà trouvé le passé surcomposé à valeur spéciale dans le français du territoire franco-provençal au XV^e siècle, nous voyons qu'il serait imprudent de vouloir trancher cette question; on peut tout au plus conjecturer que certaines apparences permettraient d'y répondre par l'affirmative.

En ce qui concerne les autres formes surcomposées, nous n'en avons relevé que deux exemples au XVI^e siècle. Le premier est un passé surcomposé du subjonctif, le plus ancien que nous connaissions, et figure dans la comédie *Les Escolliers*. P. de Larivey le met dans la bouche de Fremin, un laquais:

Tu as aussi trop demeuré. —

Que voulez-vous que j'y face? Les escolliers estoient à table, de mode qu'il m'a fallu attendre qu'ils *ayent eu disné*...¹

Le second exemple est un plus-que-parfait surcomposé du subjonctif; il émane de la plume de Nicolas de Troyes:

Si entreprendrent que ce seroit au plus prochain et n'estoit encore que lundy, de quoy il ennuyoit bien au compaignon, et eust bien voulu que le vendredy *eust ja esté venu*...²

On sait que l'auteur du *Grand Parangon* était un sellier qui vivait sous François I^{er}. Bien qu'il fût un simple ouvrier, il savait écrire et raconter avec un certain charme. Néanmoins, son français est celui que parlaient les gens de sa condition: «A une grande simplicité de style, Nicolas de Troyes joint toutes les qualités qui constituent le véritable conteur. Ce n'est ni un savant, ni un traducteur, amoureux des tournures étrangères. Sa langue est celle du peuple, une langue éminemment française, qui n'a pas encore subi l'influence des poètes de la Pléiade, ni été faussée par la fantaisie des grammairiens»³. Le plus-que-parfait surcomposé ci-dessus est donc un exemple de plus de l'usage avant tout populaire des formes surcomposées au XVI^e siècle.

La question de l'emploi des formes surcomposées du subjonctif sera examinée du point de vue de leur fonction dans la section VI, où nous disposerons d'un plus grand nombre d'attestations.

¹ *Ancien Théâtre François*, t. VI, p. 122.

² *Le Grand Parangon des Nouvelles Nouvelles*, publié par E. Mabille, Librairie A. Franck, Paris, 1869, p. 61, Treizième nouvelle.

³ Introduction de l'édition Mabille, p. IV.

Curriculum vitae

Né le 9 janvier 1927 à Zurich, j'ai passé mon enfance au Vésinet (France), où j'ai suivi l'école primaire. De retour à Zurich, j'y ai fréquenté la classe supérieure de l'école primaire et le gymnase de l'Ecole Cantonale. Inscrit en automne 1946 à la faculté de lettres de l'Université de cette ville, j'y ai suivi les cours de langues et littératures romanes de MM. J. Jud, A. Steiger, Th. Spoerri, R. Bezzola et K. Huber. Durant mes études, j'ai passé deux semestres à l'étranger, l'un à la Sorbonne, l'autre à l'Université de Florence. Je ne voudrais pas manquer de remercier chaleureusement mes anciens professeurs de tout ce qu'ils m'ont donné dans leurs cours suggestifs. En octobre 1950, j'ai passé les examens du doctorat.

